N° 157 1er Octobre 1932

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Sur la présence de Dieu

C'est un lieu commun de la théologie, depuis saint Denys l'Aréopagite, que, tout ce que nous pouvons connaître de Dieu, en ce monde, c'est *qu'Il Est* et *ce qu'Il n'Est pas*. Mais de cette proposition antithétique il nous faut faire bien attention de ne pas exagérer le sens, ni dire que nous ne connaissons Dieu que par des négations, Le suspendant dans le vide et Le dégageant de tous rapports avec le monde qu'Il a fait. Une telle conception ne serait pas éloignée de l'hérésie. Nous connaissons Dieu, non pas seulement négativement, mais positivement, comme saint Bonaventure et toute son école l'ont fortement affirmé. Quand nous apprenons de Dieu *qu'Il Est*, suivant la révélation faite à Moïse dans le Buisson Ardent, nous atteignons en Lui l'essentiel, ce verbe même, qui en nous et dans tous les êtres créés sert de support à toutes les particularités sensibles et intelligi-

bles. Et quand nous disons en même temps que nous connaissons aussi *ce qu'Il n'est pas*, puisque toute absence a une raison d'être, nous enrichissons notre connaissance de Dieu, de ce mode particulier, suivant lequel Il déborde ou dénie un insuffisant réceptacle. Car c'est tout autre chose de ne pas être ceci ou cela ou de ne pas y être. Dieu n'est pas telle ou telle chose, mais Il Est *en* toute chose, ou plutôt toute chose est *en* Lui, comme nous l'apprend saint Paul. Quand nous invitons toutes les créatures, l'une après l'autre, à proclamer leur impuissance à exister par elles-mêmes et leur vocation à être présentes dans tel ou tel rôle, à remplacer, à *représenter* l'Être absolu dans le domaine du particulier, et l'Éternel dans celui du passager, nous peuplons d'une note, d'une voix de plus, la gamme immense de notre confession. C'est comme un acteur engagé pour *jouer* ce que, en fait, *il n'est pas*, quoique son interprétation soit véridique. Il y a un moyen de plus pour nous de ne pas être muets au sein de la présence. Il y a un moyen de plus pour l'Être de se faire arrêter par le Néant. Il y a une fin et une définition de plus.

Quand nous connaissons de Dieu qu'*Il Est* et *ce qu'Il n'Est pas*, ce n'est pas seulement un verbe qui nous est révélé, mais le temps de ce verbe. Dieu est toujours au présent, et c'est au présent qu'Il est présent à toutes choses. C'est dans ce présent en Lui que toutes choses puisent leur commencement et leur fin. Il est l'A et l'Ω, à la fois le compas et le cercle. L'Apocalypse développe la révélation de l'Exode en nous disant que Dieu est à la fois *le Était*, *le Étant et le Sera* (en grec ce futur est indiqué par un passé). Celui qui Est ce qui a toujours été, c'est le Père; celui qui est ce qui Est, la ressemblance qui fixe l'identité, le verbe qui traduit la substance, c'est le Fils; et celui qui Est ce qui sera, ce trait de l'amour

qui épuise d'un seul coup, entre les deux participants, toute possibilité d'être ailleurs que dans l'immédiat, c'est l'Esprit (1).

Et enfin quand nous disons des choses qu'elles nous servent à connaître *ce qu'Il n'Est pas*, que c'est là leur raison d'être, d'être *ce qu'Il n'Est pas*, nous comprenons qu'aucune chose particulière à elle seule ne peut épuiser l'impossibilité de toutes les autres. Il faut qu'elles se donnent la main autour de Lui. Il faut qu'elles constituent autour de Lui un corps et un système de *sepes*, il faut qu'en passant devant Lui elles L'empêchent de se passer d'elles, il faut que tous les mots s'entrelacent en une phrase. Il faut que la Lumière luise dans de parfaites ténèbres et que ce qui ne sert pas à la recevoir serve du moins à la réfléchir. C'est alors que la Fiancée du Cantique (2), interrogeant l'un après l'autre tous les gardiens de la Cité, elle leur demande s'ils sont *Celui que son cœur aime* (3), et elle les entend avec une très grande joie lui répondre qu'ils ne Le sont pas et que si elle veut Le trouver, il faut qu'elle sorte d'eux (*Egredere*) et qu'elle entre en ce lieu où Il repose, au centre de l'heure de Midi.

Nous avons pris jusqu'ici la connaissance de Dieu du côté en quelque sorte abstrait et objectif. Il nous faut maintenant retourner notre regard sur nous-mêmes et étudier cette connaissance en nous-mêmes en tant qu'état intérieur.

Plusieurs écoles philosophiques, dans l'Islam, l'hindouisme et le christianisme lui-même, ont nié qu'à raison de la différence radicale entre Dieu et sa créature, il

(1) Une espèce de respirexpiration. L'Être, la Parole et la Vie.
(2) Cant., 1 et 3.
(3) *Ne vagari incipiam post greges* (Cant., 1, 6).

pût y avoir de celle-ci à Celui-là proprement connaissance. Mais c'est là une vue condamnée. Les créatures brutes elles-mêmes connaissent Dieu d'une certaine manière, puisqu'elles sont aptes à Le signifier et à Le louer. Comment donc l'homme serait-il privé d'une connaissance plus éminente? A quel point elle est large et profonde, les discours de Notre-Seigneur, dans saint Jean, qui accompagnent l'institution de l'Eucharistie, nous l'ont révélé : *Je veux que où Je Suis, vous soyez aussi. L'esprit de vérité, vous le connaîtrez, parce qu'il résidera chez vous et il sera en vous. Vous Me voyez : comme Je vis, vous vivrez. En ce jour vous connaîtrez que Je suis dans mon Père, et vous en Moi et Moi en vous. Si quelqu'un m'aime, Nous viendrons en lui et nous ferons demeure chez lui. Le Paraclet vous enseignera tout et vous suggérera ce que J'ai dit. Tu sais tout et il n'y a pas besoin que l'on t'interroge; en cela nous savons que Tu es sorti de Dieu. Ceci est la vie éternelle, qu'ils Te connaissent, Toi, le seul Dieu vivant, et Jésus-Christ* (ainsi la vie éternelle est assimilée à une connaissance). *Afin que tous soient un, comme Toi, le Père, en Moi, et Moi en Toi, et tous en Nous un seul. La clarté que Tu m'as donnée, Je leur ai donnée. Moi en eux et Toi en Moi, afin qu'ils voient la clarté que Tu m'as donnée. Afin que l'amour dont Tu m'as aimé soit en eux, et Moi en eux.*

C'est sur de tels textes que la théologie a basé la théorie sublime de la vision transformante ou déifique. Il n'y a donc aucun doute qu'après la mort nous verrons Dieu, comme dit l'Apôtre, non pas du *côté de la partie*, ou *comme dans un miroir*, ou *comme en énigme*, ou *a posteriori*, mais *facie ad faciem*. Dès cette vie même et au milieu des voiles où nous sommes enveloppés, il existe une aptitude à Dieu, une semence et un support de notre future connaissance, la mémoire de cet aperçu

substantiel sur Lui, à qui nous devons notre être, ce nom en nous, cette vocation personnelle qui a servi de rendez-vous aux éléments épars de notre corps. Cette étincelle (1) dormant en nous, ou plutôt elle veille pendant que nous dormons. Il y a un fils de Roi au fond de nous qui n'a jamais perdu la mémoire de cette goutte de vin de Jurançon et de cette gousse d'ail dont sa mère jadis lui a frotté les lèvres, de ce grain de sel ardent au jour du baptême qu'on nous a mis sur le bout de la langue. Il y a en nous quelque chose de mystérieusement amarré, une *demeure* qui soit capable de servir de support à celle de Dieu (car comment pourrait-il trouver une demeure sur ce qui passe?), une persistance à exister, un certain regard métaphysique sur le présent où notre personne puise l'aliment de sa continuité.

Empruntons au livre d'un demi-fou une hideuse parabole, comme dans un chemin escarpé on ne regarde pas à la qualité du support, où s'accrocher nous permettra de gagner en un tour de rein les trois ou quatre centimètres indispensables. Dans ses « Chants de Maldoror » l'infortuné Lautréamont suppose que le Dieu Tout-Puissant a visité le repaire d'une prostituée et qu'il y a perdu un de ses cheveux. Le fou colle son œil à l'huis infâme et il nous décrit les bonds et le désespoir de ce poil oublié qui cherche à rejoindre son possesseur. Telle l'âme humaine, immobilisée, aveuglée et incarcérée sous le poids écrasant du péché originel. Elle n'est pas Dieu, elle n'est pas une parcelle de Dieu puisque Dieu n'a pas de parties, et cependant Dieu est *en* elle et d'une certaine manière elle ne cesse pas de naître *en* Lui comme en sa cause permanente : elle Lui appartient,

(1) *Tertiam proprietatem scintillam animae appellat quae est animae naturalis quaedam introrsus in suam originem propensio* (Ruysbroek, *in Spec.*, Div. Ver.).

elle Lui *doit* existence, elle détient de Lui une image qu'elle doit Lui restituer, il ne cesse pas de naître en elle une image qui constitue son existence, elle L'appelle et Il l'appelle, elle entretient obscurément avec Lui un rapport intime et vivant, elle juxtapose misérablement au fond d'une séparation indicible et d'épouvantables ténèbres à son Éternité sa co-naissance.

Quand par une fortune inouïe l'âme ainsi engloutie et crucifiée arrive à entendre quelque chose enfin de ce nom essentiel que l'Amant Divin imperceptiblement ne cesse à la fois de lui suggérer et de lui réclamer, lui dira-t-on qu'elle n'est pas capable en réalité de rien connaître de Celui qui l'a ainsi touchée? Elle connaît ce qu'elle a besoin de connaître. Elle répond comme l'héroïne de la Légende aux *comment* curieux et aux *pourquoi* importuns : *Simplement parce que c'était moi et parce que c'était Lui.* Comme Madeleine qui tombe à genoux, elle correspond immédiatement à l'appel par une attitude. Ce qu'elle faisait dans l'ignorance, elle le fait maintenant dans l'attention. Elle essaye par une série de petits efforts patients de se mettre dans une position où elle soit capable d'entendre de mieux en mieux. Elle essaye de comprendre et d'appliquer ce conseil patiemment qu'on lui donne et cette nécessité vitale d'écouter. Elle essaye d'aider Dieu et de se placer par rapport à Lui dans un état de co-naissance. Ce n'est pas tel ou tel organe sensible ou intellectuel qu'elle a à exercer, c'est elle-même, répondant à des touches suaves, qui a à placer son être dans une certaine disposition. Et c'est cette disposition, ce comportement, ce contrôle par rapport à Dieu, non pas de notre sensibilité ou de notre intelligence, mais de ce débit, de ce cours (1) de l'être en

(1) *Viderunt te aquae, Domine, viderunt te aquae* (Ps. LXXVI, 17).

nous qui pourvoit au fonctionnement de tous deux, que nous appelons *connaissance*.

Dans ce double travail où notre intelligence et notre volonté d'une part et la Grâce Divine de l'autre agissent dans un accord affectueux, notre rôle est surtout de réduire les obstacles, et celui de la Grâce d'exhaler invisiblement au fond de nous conseil et force, d'entretenir, occulte bienfaitrice, nos fonds, jusque le moment soit venu pour elle d'agir directement sur nous et d'ajouter à l'instigation ténébreuse de la voix l'appel enfin lumineux de la face, suivant cette invitation du Cantique : *Montre-moi ta face et que ta voix sonne à mes oreilles* (1). Cette voix si longtemps muette! ce chant si longtemps détenu ! Car à ce moment, suivant la parole d'Isaïe, *notre Justice aura précédé notre visage* (2).

C'est de cette action ablative ou réductive que je m'occuperai en premier lieu. Isaïe, le Samedi des Cendres (3), nous en donne la triple formule quand il nous dit : *Si tu ôtes du milieu de toi la chaîne — si tu cesses d'étendre le doigt — et de parler ce qui ne sert pas.* Examinons cette triple clause.

Oter du milieu de soi la chaîne : nous n'avons qu'à rappeler à nous nos souvenirs d'auto et de bicyclette, nous comprenons tout de suite, cela s'appelle *débrayer* (4). Regardons de plus près ce que le Prophète a voulu dire. Lorsque nous commençons à entrer dans les voies intérieures, le mécanisme mental (cette roue à l'intérieur d'une roue), auquel nous avons retiré notre

(1) Cant., II, 14.
(2) Is., LVIII, 8.
(3) Ib., 9.
(4) « *Débrayer*, retirer la communication qui unissait l'arbre moteur à un arbre secondaire, à une poulie, à un outil, à un train d'outils. » (Dictionnaire Larousse.)

usage externe, continue à fonctionner tout seul. Les idées, les imaginations, les souvenirs, les mouvements de l'intelligence, de la sensibilité et de la volonté, continuent à tenir fortement ensemble comme une chaîne insoluble. Tout cela marche en nous comme une horloge, ou, si vous aimez mieux, comme une noria qui va indéfiniment puiser et revider dans le même tonneau. Mais quand nous avons pris un peu plus l'habitude de Dieu, le fond de notre esprit demeurant immobile et recueilli, alors les distractions disjointes et à demi dissoutes ne font plus que flotter oiseusement comme un nuage, d'ailleurs importun, à la surface de l'esprit. Il n'y a plus de lien entre elles, il n'y a plus de chaîne, il n'y a plus ce mouvement automatique d'entraînement qui les réunit. En d'autres termes la volonté et l'imagination ont cessé d'être attachées par le lien habituel. Il y a une lacune, une fissure par laquelle l'Amant Divin *a introduit sa main* (Cant., v, 4) (cette main qui est la première chose que sainte Thérèse ait vu objectivement de Jésus-Christ). Ce carcan que nous avions rivé au cou et qui, rattaché au milieu de nous-même, nous tenait tout courbés comme la paralytique de l'Évangile, il est rompu. Nous prenons intérêt à autre chose qu'à nous regarder le nombril. *Tulit Hananias... catenam de collo Jeremiae* (Jer., xxviii, 10). (Ananias, entre parenthèses, est le nom de ce prud'homme de Damas qui délivra Paul de son aveuglement.)

Passons maintenant au second point : *Si desinas extendere digitum*, dit Isaïe. Ce doigt tendu est ce que nous appelons l'index. C'est le signe qu'emploient les imprimeurs pour appeler notre attention sur tel ou tel paragraphe. Le doigt est à la fois une ligne et une pointe. Il sert à diriger notre attention. Il la fixe sur tel ou tel objet

que l'œil a choisi, il nous unifie, il solidifie nos jointures dans telle ou telle direction. Il y a en nous comme un officier qui montre à ses troupes tel ou tel point sur lequel leur effort aura à porter, et c'est ce point hors de nous qui commande les dispositions intérieures que nous avons à prendre. Cet index déployé est un indice de la tension de tout notre être vers un objet particulier qu'il a choisi entre les autres. Il faut donc que la Grâce en nous s'arrange pour détendre cet archer toujours prêt à décocher sa flèche. *Non tendat qui tendit arcum suum* (Jer., LI, 3). Ou s'il y a quelque chose à tendre, que ce soit ce puissant arc, et paisible, qui sert à soutenir les cathédrales. *Sedit in forti arcus ejus* (Gen., XLIX, 24).

Ainsi le premier conseil d'Isaïe est un dételage; le second, une détente; voyons maintenant le troisième, qui est cesser de *loqui quod non prodest.*

Il s'agit des paroles intérieures, de ce brassage incessant en nous d'images, de mots, de pensées, de souvenirs, de désirs et de motifs, de germes et de débris. Notre esprit est comme un van qui sasse et ressasse tout cela. Ou plutôt je prendrai comme comparaison un liquide sur le feu. Sur la flamme allumée de notre esprit tout cela bout et rebout à gros bouillons, dégageant des vapeurs aveuglantes. Le livre de l'Exode nous dit que *le fleuve donna le jour à un bouillonnement de grenouilles* (Ex., VIII, 3). Le fleuve, c'est, comme on dit, la vie courante. Les grenouilles, ce sont les paroles vaines embusquées dans le contre-courant et le marécage ripuaire, dans cette boue que fait l'esprit mélangé à la réalité concrète, et qui ne cessent de faire entendre leur note assourdissante, suivant cette parole des Proverbes : *Os fatuorum ebulliet stultitiam.* Cette clameur n'est pas seulement importune, elle est nuisible; ce ne sont pas seulement des grenouilles qu'enfante notre cloaque intime, ce sont les

oisillons de la parabole qui dévorent le grain du semeur, ce sont des rats qui vont le déterrer. *Les villes et les champs dans le milieu de la région se mirent à produire un bouillonnement de souris* (I Reg., v, 6). C'est cette agitation en nous qu'il nous faut apaiser ou du moins rendre peu à peu inoffensive. C'est cette inquiétude, cet effort continuel contre nos parois, cette fuite, cette impatience du contact de Dieu, qu'il nous faut dominer, régler, réduire. Il faut que le repos du Sabbat règne d'un bout à l'autre de nos cantonnements intérieurs, un repos sacré, une suspension délicate et exquise. *Si tu retires du Sabbat ton pied*, dit Isaïe, c'est-à-dire l'envie d'être ailleurs, *si tu cesses de faire ta volonté en mon jour saint* (Is., LVIII, 13) (1).

Et comme j'achève de tracer ces mots, je plonge la main dans ma poche et j'en retire mon chapelet! N'est-ce point là l'image même de cette chaîne que l'on nous engage *à retirer du milieu de nous*? (2) Toutes ces saintes paroles entrelacées, n'est-ce pas la contrepartie exacte de cette concaténation maudite de syllabes inanes? Et comment ferions-nous pour *étendre le doigt*, ce doigt par excellence qui est l'index, quand nous l'employons avec le pouce à computer notre trésor intérieur, à faire

(1) C'est ce qu'indique le 4e Commandement, qui stipule : *Le jour du Sabbat, tu ne feras point d'œuvres, ni toi, ni l'étranger qui est au dedans de tes portes.* Cet *étranger*, ce sont les agitations extérieures que nous conservons au fond de notre mémoire.

(2) Le Rosaire peut être suggéré par les 50 anneaux (*circuli*) d'or qui servaient à rattacher les rideaux du tabernacle, *qui morderent cortinarum ansas et fieret unum tabernaculum* (Ex., XXXVI, 13). Quant aux deux petites chaînes *d'or très pur* qui soutenaient le rational sur la poitrine du Grand Prêtre, il semble qu'il faille plutôt y voir une image des deux Testaments avec leurs textes entrelacés. Au Moyen Age les livres entièrement composés de citations de l'Écriture s'appelaient des *catenae*. C'est le Rosaire peut-être dans la main de l'Ange de l'Apocalypse qui lie le Dragon pour mille ans (Apoc., XX, 1), *Catenam magnam*.

passer dans la pince de notre appréhension toutes les pierres de cette couronne de louanges ? Et quelle manière plus sûre d'imposer silence aux grenouilles que de substituer le rythme au chaos, la parole qui sert à celle *qui ne sert pas* et qui trahit en cela sa parenté diabolique ? Quand nous imprimons à nos pensées un branle, une cadence régulière, nous excluons de notre ronde les éléments importuns. L'esprit peu à peu s'apaise, et la colombe divine, nous voyant occupés, se rassure et s'approche de ces accès auriculaires que nous portons, non pas au milieu de la figure, mais de chaque côté de la tête.

Nous avons examiné la partie purgative de la prière, à quoi notre volonté a la part la plus visible, je veux dire la réduction des obstacles. Il nous reste maintenant à diriger une tentative d'expression du côté de la partie positive, nous souvenant que c'est après tout le privilège des poëtes et des fous de poser le pied hardiment là où les sages craignent d'aventurer l'extrémité de leur orteil. Il s'agit ici non pas d'un saint qui essaye charitablement, remettant à l'envers ses pas dans ses propres pas, de rendre praticable l'accès de sa propre possession, mais d'un aventurier qui, sur les indications de l'Écriture et sans prétention ridicule (1), s'engage dans une entreprise d'inférence et de reconnaissance.

(1) On ne manquera pas de me demander : Pourquoi parler de choses que vous avouez être au-delà de votre expérience ou compréhension ? Je répondrai trois choses : 1° Rien ici n'est de mon crû. Je ne fais que rédiger et mettre ensemble les indications de la Bible, des Pères et des mystiques, dont les témoignages sont si remarquablement concordants ; 2° Le christianisme n'est pas une doctrine ésotérique, il n'y a pas de partie en elle qui soit réservée au petit nombre. Tout est à tous. C'est ainsi que nous voyons les saints tâcher de se mettre à la portée des plus humbles, de leur rendre praticable ce chemin et ce progrès qui leur a à eux-mêmes réussi. Quel blâme peut-il y avoir à essayer de les seconder dans

Les zones ou atmosphères diverses, si j'ose dire successives, qui entourent la résidence définitive de Dieu au fond de notre cœur, peuvent être désignées sous les noms de Paix, Lumière, Nourriture, Principe, Justice.

La Paix telle que Dieu la donne n'est pas seulement une qualité négative, une absence de peine, de difficultés, de lutte, de regret et de désir, bien que par la disparition radicale de tout cela nous acquérions un sens nouveau d'aisance, d'épanouissement et de liberté. Mais je veux dire que la paix divine en nous infond quelque chose de nouveau et de positif. Nous avons vu qu'elle est l'image du Sabbat, de ce Septième Jour où Dieu, ayant créé le monde et ayant trouvé toutes les œuvres qu'Il a faites très bonnes, *valde bona*, entre dans un repos désormais peuplé de regards. C'est là que nous sommes invités à Le suivre, disant, à l'exemple de la Sainte Vierge : *En toutes choses j'ai cherché le repos, et dans l'héritage du Seigneur je ferai demeure* (Eccli., XXIV, 11), et un peu plus loin : *Je suis devenue en présence de Lui*

cette entreprise? 3° Le grand besoin de l'homme moderne est la prière, la vie intérieure, la reprise à tout prix des relations avec Dieu. Nous mourons tous de faim et de soif. Or dans la vie intérieure il n'y a pas de cloisons étanches. Tout tient ensemble. Le chrétien le plus médiocre participe à cette atmosphère où respire un saint Bernard et un saint Jean de la Croix. Le dogme de la Communion des Saints le rend solidaire de leurs vertus et de leur contemplation. Il ne s'agit pas ici de science humaine, mais d'un assentiment plus ou moins complet à un amour et à une lumière. Bien que nous ne puissions pas suivre sainte Thérèse, un tressaillement secret nous avertit que nous communiquons avec elle, qu'elle se meut un peu plus loin dans un territoire qui est nôtre. Nous avons le droit et le devoir de profiter des Saints, de ne pas les laisser seuls, d'utiliser leurs explorations et leurs découvertes, de les suivre par l'intelligence et le désir, si nous ne pouvons autrement. Pour pénétrer dans la vie intérieure, nous ne pouvons rester l'œil sur nos propres pieds. C'est l'étoile qu'il ne faut pas perdre de vue. C'est tout l'horizon, avec les plans successifs dont il est le terme, qu'il faut nous mettre dans la tête.

comme quelqu'un qui trouve la paix (Cant., VIII, 10). Mais quelle paix? *La mienne*, dit le Seigneur (Joan., XIV, 27), *non pas celle que donne le monde. La paix*, achève saint Paul, *qui surpasse tout sens.* Celle qui précède la présence de Dieu, quand, toutes portes fermées, il prend séance en notre âme, disant : *Pax Vobis. Ego Sum* (Luc, XXIV, 36), et celle qui émane de ses paroles quand Il nous dit : *Je vous ai dit ces choses afin que vous ayez la Paix en Moi* (Joan., XVI, 33). Le repos de l'âme chrétienne est une approbation et un acquiescement. Elle approuve toutes choses et elle-même en ce qu'elles sont *très bonnes*, c'est-à-dire en tant qu'elles sont l'œuvre de Dieu. La paix est donc fondée sur l'humilité radicale, sur une abstention profonde, non pas de coopération, mais de concurrence. L'âme avec un frisson de joie prend conscience de ce bienheureux néant qui lui permet de ne plus voir en elle et en toutes choses que l'œuvre seule de son Créateur. C'est là son point de vue désormais. C'est là où tant de sentiers l'ont conduite; il ne lui reste plus, suivant le conseil du Prophète, qu'à leur retirer son pied. Que les amis qui la cherchent s'étonnent donc, s'ils veulent, comme le renard de la fable, de tous ces pas qui vont dans la même direction et pas un qui retourne en arrière. N'avons-nous pas pris soin, suivant le conseil même d'Isaïe, toutes ces pistes dangereuses, d'en obstruer derrière nous l'accès? A l'abri de cette barrière invisible et infranchissable, telle que sont les vœux de religion par exemple, qui s'interpose désormais entre nous et le monde, nous pouvons, à la manière des ouvriers qui réparent une route, procéder tranquillement à notre travail. Nous utilisons pour le repos ce qui ne semblait fait que pour le passage. *Et vocaberis aedificator sepium, avertens semitam in quietem* (Is., LVIII, 12).

La seconde auréole qui revêt la présence de Dieu au fond de notre cœur, figurée par ces couronnes et enveloppes d'or pur qui entouraient le propitiatoire, est appelée très proprement *lumière. Dieu dit : Que la Lumière soit ! Et la Lumière fut* (Gen., I, 3). Dans ses tractations avec notre monde intérieur, la première chose à faire pour Dieu est d'y voir clair. Dieu emploie pour appeler l'âme à la vie la parole même dont il s'est servi pour créer le monde : *Que la Lumière soit ! Il y avait*, dit saint Jean, *une lumière vraie qui illumine tout homme qui vient en ce monde. En elle était la vie, et la vie est la lumière des hommes.* Remarquez que saint Jean n'emploie pas le présent, mais l'imparfait : *Il y avait une lumière.* Cette lumière qui m'a servi à appeler l'homme à la vie, elle est encore là, elle n'est pas éteinte, il n'y a qu'à se mettre à sa recherche, il y a encore moyen de s'en servir. Il y a moyen de la faire reparaître après une occultation momentanée. *Lui*, nous dit Job, *qui cache la lumière dans ses mains* (les mains signifiant l'opération et les industries de la Grâce), *et lui commande de se lever de nouveau, et qui fait sur elle annonce à son ami qu'elle est sa possession et qu'il peut monter jusqu'à elle* (Job, XXXVI, 32-33). Mais quelle est donc cette lumière qui répond à l'invitation de la lumière ? Non pas apportée du dehors, c'est du fond de nous-mêmes qu'elle a jailli. L'âme se sert de la parole même qui lui est adressée pour y répondre, elle est congénitale à cette question même qui lui est adressée. Elle déclare passionnément à Dieu que Lui seul existe et qu'elle n'est là que pour faire véridiquement semblant d'être autre chose que Lui. Elle confesse la Lumière incréée au moyen de celle-ci qu'Il a faite. *Chez toi est la source de la Vie*, dit le Psaume XXXV. *Elle a fait éruption au fond de nous,*

dit Isaïe (LVIII), comme le matin. Sous l'exigence de son amant, tout à coup l'âme s'est arrachée aux ténèbres. *Dieu vit que la lumière était bonne et il la divisa des ténèbres, lui donnant le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit* (Gen., I, 4-5). De ces ténèbres qui sont son élément propre elle fait l'instrument de sa confession. Ce sont elles qui lui fournissent aliment, forme et organe. *C'est la nuit*, dit le Psaume CLVIII, 11, *qui fait mes délices, c'est elle-même qui est mon illumination.* Dieu a disposé les ténèbres autour de nous pour nous empêcher de voir autre chose que cette lumière. *Posuit Deus tenebras latibulum suum* (Ps. XVII, 13). De notre opacité il a fait un miroir. Il l'a mise dedans, comme dans un vase. Ce sont elles qui constituent cette *chambre noire* qui permet la formation distincte des idées. Ce sont elles qui nous permettent de formuler en paroles et en prières ce souffle fécondant que Dieu mêle à notre néant originel. *Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière* (Matth., X, 27). Et nous résumerons tout ce paragraphe en disant qu'en cette demeure, où Dieu procède en nous par le moyen de son visage (1) à une seconde création, il apporte à nos ténèbres le don d'une naissance en nous aussi inépuisable que son éternité. *O Oriens !*

Comme Dieu nous a donné la vie, *cette lumière vraie qui éclaire tout homme qui vient au monde* (Joann., I,

(1) *Si ergo lumen quod in te est tenebrae sunt* (Matth., VI, 23).
Lumen refulsit in habitaculo (Act., XII, 7).
Educet quasi lumen justitiam tuam (Ps. XXXVI, 6).
De tenebris vocavit nos in admirabile lumen suum (I Pet., II, 9).
Signatum est super nos lumen vultus tui (Ps. IV, 7).
Exortum est in tenebris lumen rectis (Ps. III, 4).
Qui et producit in lucem umbram mortis (Job, XII, 22).
Ego Deus formans lucem, creans tenebras (Is., XXXXV, 7).

9), *produisant feu du milieu de lui* (Ez., XXVIII, 18) (*feu*, c'est-à-dire cette lumière dévorante de la conscience qui est le délice des élus et qui est aussi le supplice des réprouvés), c'est Lui de même qui la conserve en nous (1). Comme Il est la lumière, Il est également nourriture. *Venez à Moi*, dit le Seigneur, *et Je vous referai* (Matth., II, 28), répondant à cette prière de l'âme fidèle qui demande à Dieu de *refaire ses entrailles* (Philem., 20). *Car mon corps est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage* (Joan., IV, 34). Mais il ne sera pas vraiment une nourriture pour vous sans votre collaboration, comme le fait entendre l'énigme de Samson : *De comedente exivit cibus : de celui qui mange est sortie la nourriture* (Jud., XIV, 14). Et Notre-Seigneur nous conseille un peu plus loin de *fournir* nous-mêmes *opération à la nourriture : Operamini cibum* (Joan., VI, 27). Quelle nourriture ? *non pas celle qui périt* (Ib.), *mais le pain supersubstantiel, le pain meilleur que le pain, cibus cibo melior* (Eccles., XXXVI, 20), *qui permane jusque dans la vie éternelle et que le Fils de l'Homme vous donnera* (Joan., ib.). C'est elle dont Il se sert Lui-même quand Il dit : *J'ai une nourriture à manger que vous ne connaissez pas* (Joan., IV, 32), *et cette nourriture, elle est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé* (Ib., 34).

Les textes, d'autre part, à citer abondent, qui font allusion à la présence du Christ sous les espèces buva-

(1) A ce propos un texte des Psaumes me revient à l'esprit : *Sicut crassitudo terrae erupta est super terram, dissipata sunt ossa nostra secus infernum* (Ps. CXL, 7). La crasse c'est cette carapace rigide et minérale de la mauvaise habitude dans laquelle le péché nous pétrifie, transformant en une idole grotesque l'enfant de Dieu. C'est ce masque dur que le travail de la Grâce en nous fait éclater, échauffant, dilatant en nous notre liquide intérieur, jusqu'à disloquer nos os, jusqu'à reprendre toute notre architecture. N'est-ce pas de Dieu qu'il est dit *que sa jalousie est aussi dure que l'Enfer* ? (Cant., VIII, 6.) Jalousie, en latin *aemulatio*.

bles, mais nous réserverons ce vin, comme aux noces de Cana, pour un autre moment, *en attendant que nous le buvions nouveau* (Matth., xxvi, 29). Revenons à ce festin substantiel que nous voyons dressé pour nous à toutes les pages de l'Écriture, cette frairie spirituelle à quoi le Bon Pasteur convie ses brebis à travers le monde dispersées. Car c'est le pain qui fait l'Église.

Le brouillard, la fumée, cette vapeur lourde et froide qui s'élève de la terre quand le vent ne souffle pas, cet élément inconsistant dont le double effet est de boucher le regard et de l'égarer, ce réseau qui embarrasse notre marche, qui voile notre route, qui nous sépare de nos frères, qui nous empêche de voir plus loin que notre nez ce que nos mains ne peuvent saisir et notre bâton tâter, voilà le nuage au sein de quoi Ezéchiel (xxxiv) nous représente toute l'Humanité éparse et perdue et le Seigneur à la recherche de ses ouailles. Mais là où le regard ne sert plus, l'appareil intérieur de besoin et de digestion, le flair appréhensif, la traction du souffle vital que le Créateur a placé dans leurs narines, sert de guide à ces pauvres animaux. En dépit des apparences fallacieuses, le porte-laine le plus stupide, le bélier le plus encorné, se refusent à manger du sable. Puisqu'ils ne savent plus où ils sont, les Anges envoient le printemps à leur rencontre. De l'alpage invisible jusqu'à leur cœur s'exhale un souffle vert, toutes sortes de violettes et de coucous, le pur et frais narcisse, l'âpre goût du pissenlit tout imprégné des vertus de la terre mouillée, mille petites fleurs à miel si douces que les mouches ne savent plus quoi faire, un velours de jeunesse, quelque chose de tendre comme la crème. Alors du désert et de la *toundra* (1)

(1) « Malheur à l'homme qui se confie à l'homme : il habitera dans la sécheresse, dans le désert, une terre imprégnée de sel, inhabitable » (Jér., xvii, 5-6).

accourent d'immenses troupeaux de quadrupèdes, et Dieu s'interrompt dans son repos pour écouter ce broutement, ce happement des langues et des lèvres, ce grand bruit de mâchoires qui broient. Il regarde la France et de tous les villages il respire cette fumée de la soupe qui s'élève. Cette grosse boule qu'Il a faite, Il s'émerveille de toutes les manières que nous avons d'y mettre la dent et de tous les goûts qu'elle a. Mais quand le corps fait son profit de tant de mets, est-ce qu'à l'esprit seul, malgré cette prière que Notre Père même a pris le soin de nous apprendre, fera défaut sa réfection? Est-ce qu'au delà du brouillard et du torrent il n'y a pas une Terre Sainte d'où d'innocentes haleines nous parviennent par bouffées avec une vague impression de cloches? Mais ce torrent même, qui pour ne faire aucun bruit n'en est pas moins irrésistible, c'est lui-même qui se charge pour nous de l'exploration. Comment ne pas nous apercevoir que déjà nous sommes embarqués, il n'y a qu'à céder à cet attrait, à cette traction continue! Malgré les bas-fonds et les rochers, le courant est plus fort et nous fera sauter, plus ou moins trempés et secoués, par-dessus tous les barrages, au delà même de ces fosses traîtresses et encombrées d'herbes d'où tu crois qu'on ne se tirera jamais. Bientôt voilà le fleuve qui s'élargit et tout un pays spacieux au delà des treize États entre les Alleghanies et les Rocheuses qui bordent le Mississipi, qui nous est donné à manger. La table est mise, il n'y a qu'à se servir. Dieu donne à nous, à perte de vue, montagnes et plaines, cirques et vallées, pâturages et déserts, et ces perspectives triomphales à l'Infini! Il n'y a qu'à rentrer dedans! La voilà donc, cette Terre que nous racontait Josué, *toute suante et dégouttante de miel et de lait* (Jos., v, 6). Pas à craindre que nous finissions jamais de l'explorer. *Ton mandat est vaste à l'infini,*

nous dit le Psaume CXVIII. *Nous sommes entrés dans une terre très large*, dit le Livre des Juges (XVIII, 10), *arrosée*, nous dit Isaïe (XXXVIII, 21), *par des fleuves démesurés. Qui l'a mesurée?* dit l'Ecclésiastique (I, 2), et Job (XI, 9) nous dit que *sa mesure est plus longue que la terre et plus large que n'est la mer. Dieu m'a écouté dans l'immensité!* s'écrie le Psaume CXVII. Un tel développement et sur une telle échelle que seule *l'extension des ailes des Chérubins* (Is., VIII, 8) peut lui servir de proportion! *Qui nous dira la largeur de Dieu?* reprend saint Paul. *C'est là où paîtra Israël*, dit Osée (IV, 16), *une terre large où les cultivateurs font défaut* (1). *Inhabita terram et pasceris in divitiis ejus* (Ps. XXXVI, 4).

Je serai rassasié, dit le Psaume XVI, *lorsque ta gloire apparaîtra.* Ce torrent de connaissances comestibles que l'horizon en se levant autour de nous comme une immense assiette, que la bosse énorme de la terre en tournant nous fait crouler jusqu'au fond de la bouche et jusqu'aux racines de la langue, cet herbage succulent, cet océan de blé, cette nappe où l'on a entassé pour nous les *bénédictions* du ciel, des eaux *et de l'abîme sous-jacent* (Gen., XLIX, 26), ce qui est rôti, ce qui est gelé, ce qui est relevé par les épices les plus exquises, tout cela n'est rien pour nous au prix de cette goutte de sève divine à l'extrémité du doigt d'Abraham, dont nous sommes altérés, et de cet atome de manne. Ce n'est pas le pain que nous voulons, c'est l'essence du pain, cette *graisse* mystérieuse du *froment* (2) dont nous parle le Psaume CXLVII, cet aliment à la saveur de quoi nous invite saint Paul par un certain *appétit de ce qui est au*

(1) *Statuisti in loco spatioso pedes meos* (Ps. XXX, 9).
(2) *Omnis adeps erit Domini jure perpetue* (Levit., XIII, 16).

dessus (Col., III, 2) (1), *ce pain étroit* (Is., XXX, 20) et comme invisible *sous la cendre* (III Reg., XIX, 6) (2), cette monnaie de l'éternité, ce rond lumineux et clandestin que le prêtre à chaque aurore fait glisser entre nos lèvres. Heureux l'homme à qui le Christ aura tendu ces espèces imprégnées de sa propre substance! Car *ce n'est pas en le seul pain que vit l'homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (Matth., IV, 4). Pain et parole de vie, donnant la vie pour toujours à celui qui la reçoit (Joan., VI, 59). Les dents, pareilles à l'intelligence, peuvent faire leur œuvre de division sur cette communication divine, la langue en la pressant contre le palais peut en tirer la saveur intime, notre humidité personnelle se peut y mélanger, mais c'est sur l'autel du cœur, dans le tabernacle de la poitrine, entre les deux seins, qu'elle allumera un feu puissant et une lumière contentante. *Mes paroles ne passeront pas*, nous dit, comme en écriture, le Fils de Dieu. Nous donc, comme la pauvre hémorrhoïsse, atteinte de ce flux perpétuel qui ne nous permet pas de rester jamais dans le même état (Job, XIV, 2), accrochons-nous à la frange *de son vêtement* (Matth., IX, 20) et écoutons, dans cette suspension du temps que les spécialistes nomment *extase*, cette parole de suprême établissement, cette affirmation de l'éternelle Présence : *Ne crains point, aie confiance, c'est Moi, JE SUIS.*

Jusqu'à présent je n'ai fait que décrire, ou plutôt, comme je l'ai pu, indiquer les fruits de la présence de Dieu en nous. Il nous reste maintenant, suivant l'invitation adressée à Zachée là-haut perché sur l'arbre de la

(1) *Qui sapit Domino sapit, et qui manducat Domino manducat* (Rom., XIV, 16).

(2) *Et fecerunt subcinericios panes azimos* (Exode, XII, 30).

Genèse, à *descendre* (Luc, XIX, 5) et à considérer cette maison où il a plu au Sauveur d'établir *aujourd'hui* et à *l'instant même sa permanence*. Le moment est arrivé de pénétrer dans le domaine des causes et des racines et jusques à nos fondations, par le chemin de l'humilité. Et tout à coup cette idée éblouissante et héroïque s'impose à nous avec la violence de l'absurdité : Il n'est pas venu à nous, c'est nous qui venons à Lui! *Avant que nous fussions nous-mêmes, Il était là!* Nous partageons en Lui la manière qu'Il a de commencer. Comme l'ont bien vu les bouddhistes (1), nous pouvons descendre jusqu'au fond de nous-même, par les échelons de l'introspection, sans rencontrer autre chose qu'un élément fluide, volatile et inconsistant, le mouvement qui va de la puissance à l'acte, jusque nous mettions la main sur l'être même, sur cette image agissante de Dieu en nous qui est substance, cause, esprit et vie, et que les livres saints appellent essentiellement *firmamentum*. *Dieu*, nous dit le livre des Rois, *a été fait* mon firmament. Un principe traduit par une activité. *Opera manuum ejus annuntiat firmamentum* (Ps. XVIII, 2). C'est le principe qu'a promulgué le Seigneur au commencement des jours (Gen., I, 6) : *Que le firmament existe au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux des eaux*. C'est-à-dire : que le principe en toute créature, qui est à la fois solidité et séparation, commande aux éléments mobiles jusque soit réalisée cette figure particulière de Sa perfection que le Créateur a désiré obtenir de nous (2) et en qui ils trouvent équilibre et stabilité (3). Il faut descendre au fond

(1) *Dicunt : Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in ea* (Ps. CXXXVI, 7).

(2) Naturellement ce verset plein de mystères comporte d'autres sens.

(3) *Fundasti terram super stabilitatem suam* (Ps. CIII, 5). *Substantia mea tamquam apud te est* (Ps. XXXVIII, 8).

de nous-mêmes jusque nous trouvions le bleu pur (1). Et puisque nous sommes unis à Jésus-Christ comme les membres le sont au chef, c'est au Verbe même que nous sommes autorisés à emprunter les paroles de la suprême Pâque : *Père Saint, Je veux que là où JE SUIS, ceux-ci soient avec moi. Qu'ils soient Un avec Moi comme Je suis Un avec Vous, afin que tous soient consommés en Un. Clarifie-moi de la clarté que j'ai eue chez Toi avant que le monde fût. C'est alors,* dit l'âme sanctifiée, *que je connaîtrai comme je suis connue,* dit cette image pure au fond de nous, dit cette Conception en qui elle a été rendue capable d'invoquer le Père.

Cette clarté que nous donnons au Créateur, la Contribution prévue de Dieu en nous, est accompagnée par le discernement de ce qui en nous n'est pas Lui, c'est-à-dire de notre propre néant : *Dans Ta vérité,* dit le Psaume CXVIII, 75, *Tu m'as humilié.* Par delà le contingent, l'étranger et l'accidentel, nous avons retrouvé notre nature essentielle et profonde, la résonance adaptée à ce mot d'ordre qui, transmis d'une génération à l'autre, nous a mis debout. *Il suscitera,* dit Isaïe (LVIII, 12), *les fondements de la génération et de la génération. Au* contact de la réalité en qui nous sommes nés (2), l'idole, en qui nous nous sommes refaits, est dissoute; le mensonge en nous sent s'émietter le pacte de complicité conclu entre nos passions et notre intelligence pervertie. L'édifice construit sur un porte-à-faux s'écroule. C'est l'esprit victorieusement qui désire contre la chair, c'est la matière hasardeuse qui se met à bouillonner à la chaleur du Commandement, c'est la nature première qui se dilate et qui fait éclater la coque de la seconde nature (3).

(1) *Ecce fundabo te in sapphiris* (Is., LIV, 11).
(2) *Quidquid primum erumpit e vulva... juris tui erit* (Num., XVIII, 15).
(3) *Erumpit quasi mane lumen tuum* (Is., LVIII, 8).

Les sources ont jailli, dit le Psaume XVII, 16, et *les fondements ont apparu*. C'est le cœur tout à coup qui fait éruption. C'est le sceau de la *fontaine scellée* qui part ! C'est la pécheresse tout à coup, Madeleine ou Ève Lavallière, qui s'est vue et qui inonde d'un torrent de larmes ces pieds sur elle de son Sauveur. Ah! comme elle entend maintenant cette parole que le Prophète lui-même lui adresse : *Je t'enivrerai de mes larmes, Hésébon !* (Is., XVI, 9.) Elle embrasse avec passion cette humilité, cette radicale détestation d'elle-même, *cet autel de terre* sur lequel Dieu nous a appris dans l'Exode (XX, 24) qu'Il voulait être honoré, cette terre dont elle a été faite, cette poignée de cendres qui est la seule chose qui lui appartienne et qu'elle puisse donner. Elle tend au Maître en pleurant cette médaille du péché qu'elle s'est enfin décidée à arracher de son cou.

Est-il possible d'aller plus loin encore? est-ce que cette résidence au fond de notre âme n'entraînera pas de conséquences en quelque sorte légales, et quand Dieu s'empare de tout notre être pour le « revêtir » à sa manière, c'est-à-dire non par le dehors mais par le dedans, est-ce qu'il n'y apportera pas tous ses droits avec Lui et la plénitude de son héritage en tant que Fils coextensif au Père? est-ce que le fait n'entraînera pas le titre? est-ce que l'usage n'impliquera pas le droit? est-ce que l'inspiration n'impliquera pas la respiration? est-ce que le Verbe cessera d'être *chez Dieu*, parce qu'il sera en même temps avec nous? *Ce que je vois chez mon Père*, dit Jean (VIII, 38), *loquor, Je le dis*. A vous de faire (1). A vous d'accomplir dans le Temps ce qu'au fond de vous-

(1) A vous, c'est votre tour, d'accomplir ces œuvres qui parlent pour vous. *Dico Ego opera Regi* (Ps. XLIV, 2). *Omnia opera nostra operatus es in nobis* (Is., XXVI, 12).

mêmes Je témoigne en ces paroles qui sont incapables de passer (Matth., XXIV, 35). *Tout ce que Je vous aurai dit, l'Esprit-Saint le reprendra et vous le suggérera* (Joan., XIV, 26). Entre le Temps et la Cause, est-ce que le Cœur de Jésus ne se fera pas pour nous l'interprète de l'Éternité et l'instrument de notre résurrection sans cesse renouvelée dans l'instant? Entre le Temps et l'Éternité, est-ce qu'il n'est pas la source de notre continuité et le point d'appui offert à notre résistance? Il est le rivage et le roc à quoi s'accroche le peuple fidèle quand il a traversé la mer des éléments matériels et ce fleuve du Temps, *fluenta Jordanis* (1) qui garde la Terre Promise. Il est ce *nouvel homme* dont parle saint Paul, que nous aurons à revêtir après l'immersion du second baptême. Et enfin tout cet appareil des sens qui sert à notre vie extérieure ici-bas et qui nous enveloppe comme une tunique, il ne peut plus nous servir tel quel où nous allons. Il faut changer d'habit. Il faut en mettre un autre, adapté à nos relations nouvelles, le *vêtement nuptial* de la Parabole. *Je me suis dépouillé de ma tunique*, dit l'Épouse du Cantique, *comment revêtirai-je cette autre?* Non pas que nous perdions rien, mais nous sommes complétés. *Je ne veux pas être dépouillé*, dit saint Paul, *mais être revêtu par dessus* (II Cor., V, 4). Voici constitué *l'homme nouveau, cette chose mortelle qui cependant a revêtu l'Immortalité* (I Cor., XV, 54).

C'est ce qu'indique la parabole d'Isaac et de ses deux fils, qui comporte, entre plusieurs explications, celle-là (Gen., XXVII). Jacob, le supplantateur, qui saisit dans sa main la base de son frère jumeau, c'est le Voleur divin et notre secret associé, postérieur dans le fait, antérieur dans le droit. C'est Lui, quand le Père dit : Mon fils! qui

(1) *Transi terram tuam quasi flumen, filia maris* (Is., XXIII, 10).

se charge de répondre en nous : *Adsum*. C'est Lui qui pour tromper ce Père incapable de voir et qui ne sait plus que toucher (1), et pour récupérer ce droit d'aînesse dont Satan le Rouge, au principe des Voies, s'est laissé dépouiller, couvre sa chair de l'enveloppe d'un chevreau égorgé (2). *Les mains, les mains*, dit par deux fois le Patriarche, *elles sont d'Ésaü, mais la voix est de Jacob*. Cette voix où il distingue un écho de celle d'Abel. Cette voix qui est l'organe du Verbe. *Que ta voix sonne à mes oreilles*, dit l'Époux dans le Cantique, *car elle m'est douce !* La voix de cette conception en nous que la vertu du Très-Haut a obombrée (Luc, I, 35). Car, *à l'ombre de celui que mon cœur désirait, je me suis assise* (Cant., II, 3).

Puise donc, âme usurpatrice, courage dans la pensée que tu as affaire à un Dieu que sa bonté empêche de voir clair. Toute la Bible n'est remplie que de Patriarches aveugles, et nul doute que ce ne soit la nouvelle de l'obscurcissement paternel qui ait rendu ses jambes au Fils Prodigue. Nous savons trop que, quand nous nous jetterons dans ses bras, ses yeux ne pourront lui servir qu'à pleurer. Si ces paupières closes ne suffisent pas, la

(1) Inaccessible à notre vue, mais non pas à notre contact.

(2) *Voilà Adam devenu l'un de nous* (Gen., XXI, 22). Il s'agit d'Adam et d'Ève expulsés du Paradis et que Dieu Lui-même revêt mystérieusement d'une tunique de peau. — D'où venaient ces vêtements, sinon des animaux morts? Comment morts, puisque la terrible visiteuse n'avait pas encore pénétré dans le Paradis? C'est ici que commence le mystère. Adam, ayant appris que le Christ lui était substitué dans l'expiation du péché, se substitua lui-même, peut-être sur l'ordre de Dieu, une ébauche figurative du sacrifice futur, un agneau, dit Origène, qu'il immole à Dieu et dont la toison servit à recouvrir ses membres, figurant de cette manière le Christ, notre victime, notre rançon, qui après avoir pris la *ressemblance de la chair de péché*, s'est offert pour nous revêtir de Lui-même de ses mérites et de sa justice. C'est ainsi que le Rédempteur a été représenté par *l'Agneau immolé dès l'origine du monde*. (S. Aug., *Enchir.*)

Véronique y a ajouté son voile, et les soldats du prétoire ce bandeau sans lequel le sceptre, la couronne et le manteau de pourpre ne serviraient qu'à nous intimider. Ce n'est pas par les yeux que le Père reconnaît son œuvre, c'est par le toucher (1). *Intuetur cor* (II Reg., XVI, 7). C'est au cœur seul qu'il demande le secret de notre filiation. Il nous respire pour savoir l'odeur que nous avons. Et si ce n'est pas celle des bonnes œuvres et de cet *agri pleni* (2) dont il attend de nous les fruits, du moins ce sera la bouffée irrésistible de cet encens dans lequel notre profession chrétienne nous aura enveloppés. *L'odeur de tes vêtements*, dit le Cantique, *est comme celle de l'encens* (IV, 11). Alors nous connaîtrons avec Lui des ténèbres si grandes que l'Écriture, pour nous les faire entendre, ne trouve d'autre comparaison que la lumière de Midi. *Tu tâteras*, dit le Deutéronome, *dans la lumière du Midi comme font les aveugles*. Et Isaïe (XVI, 3) : *Pose, comme la nuit ton ombre en plein Midi. Indique-moi*, dit le Cantique, *où est le lieu de ton repos dans l'éternel Midi* (I, 6). Ce sont des ténèbres que saint Denys, à l'exemple des Livres Saints, désigne non par une privation et un pluriel, mais par une appellation en quelque sorte positive : *Caligo — gnophos — araphel*, et dont il semble faire l'instrument même de notre connaissance quand il dit qu'est émis vers nous un certain *caliginis divinae radius*, une émission de silence, un dard de nuit. *Semitam meam circumsepsit* (3), dit Job, *il a entouré mon sentier de barrières et je suis incapable de passer*, j'ai cessé d'être soumis à cette condition transitoire, *et*

(1) *Quotquot tangebant eum salvi fiebant* (Marc, VI, 56).
Accede, Esther, et tange sceptrum (Esther, XV, 14).
Sanctum qui tangit illud sanctificabitur (Exod., XXIX, 27).

(2) Gen., XXVII, 27.

(3) Cf. Is., LVIII, 13 : *Aedificator sepium...*

dans mon chemin il a posé les ténèbres (Job, XIX, 8). Qu'est *ce chemin, ce sentier*, sinon ce que Jésus nous indique quand il nous dit : *Je Suis la voie.* Telle est cette Ténèbre sacrée qui engloutit Moïse sur le Sinaï, dont le Psaume XCVII, 2, nous dit qu'*elle est dans son circuit et qu'il l'a constituée en tant que son déploiement* (*latibulum*). C'est ce point noir au centre de l'œil qui lui permet de voir, quand nous demandons à Dieu que la pupille de son œil ne se taise pas envers nous (Os., CXXXVIII, 6) (1).

Les ténèbres, c'est ce qui abolit la limite. Pour nos rapports avec Dieu il nous faut quelque chose de plus

(1) *Abscondes eos in abscondito faciei tuae* (Ps. XXX, 21). A la fois mystère et évidence.

« Jésus fixe continuellement sur moi son regard particulier : regard spirituel, douloureux, immuable, qui, tout noyé des ombres de la mort, plonge profondément en mon âme. Et moi, ne pouvant m'en distraire, je fixe ce regard effroyablement triste, où passe tout un monde d'angoisses et d'amour. Et ses yeux me redisent notre union, ce qu'elle attend de moi, ce à quoi elle m'oblige. Quand deux époux s'interrogent du regard seul, ils se comprennent. » (*Relation de la Sœur Franciscaine Allemande Marie-Fidèle*, Desclée, de Brouwer et Cie, 1932, p. 250.)

« Jésus me prit tout ce qui était à moi et mit à la place tout ce qui est sien, si bien qu'il me semblait n'avoir plus d'existence propre. Je fus remplie de ses sentiments, de son esprit, de son amour pour les âmes, de son zèle pour la gloire de Dieu. En un mot, je me revêtis de son être. » (*Ibid.*, p. 246.)

« Par l'état et par la grâce de filiation et adoption divine, étant justifiés, nous vivons de la vie et de l'esprit de Dieu, qui est notre vie et notre esprit : vie et esprit qui nous régit, nous vivifie et est le principe de nos actions. La vie du chrétien est une vie par-dessus toutes les vies et une essence par-dessus toutes les essences. Comme l'être et l'excellence du chrétien consiste en ce qu'il est membre de Jésus-Christ, aussi la perfection des actions chrétiennes (leur nature même) doit être en ce qu'elles sont opérées par Jésus-Christ vivant et opérant en nous comme en ses membres.

Vos ténèbres deviendront comme le soleil levant (Is., LVIII, 10). » (*Ibid.*)

Educet quasi lumen justitiam tuam, et judicium tuum tamquam meridiem (Ps. XXXVI, 6).

essentiel que les sens ou que les facultés de l'esprit. Toutes les œuvres que Dieu a faites ne nous servent qu'à alimenter notre culte d'une inépuisable litanie de négations. Pour nommer Dieu, pour nous acquitter de ce nom essentiel en nous et dont l'articulation est notre devoir profond, il faut que nous prêtions à la justice le concours de notre aveuglement et à l'opération en nous du souffle divin celui de notre ignorance. Pour connaître l'Être, c'est notre être lui-même que nous avons à placer avec Lui dans une relation antérieure au matin, *ante luciferum*. Nous sommes définitivement au présent. Nous réalisons notre formule. Tout en nous devient simultané, transcrit une fois pour toutes sur le « bleu » de l'Éternité. Nous nous sommes apportés nuptialement. La vision nouvelle n'est que le développement de cette bienheureuse nuit en nous de la Foi. C'est alors que l'âme, prêtant l'oreille, et oublieuse de sa maison (1), entendra cette parole qui lui a été promise : *Sponsabo te in sempiternum* (2).

PAUL CLAUDEL.

(1) Ps. XLIV, 11.
(2) Os., II, 19 : *Sponsabo te in fide. Sponsabo te in justitia et judicio.*

Le patronage de la très sainte Vierge

Est-ce assez de dire que Marie pense à nous distinctement du haut du ciel et qu'elle nous porte dans son cœur? Sa présence invisible et spirituelle, dont toute la chrétienté est remplie et comme imprégnée, n'est-elle rien de plus que cette grande application d'esprit et de cœur? Est-ce à cela que se borne au sein de l'âme maternelle le souci qu'elle a constamment de toutes les Églises? (1) Qu'elle veille sur nous à la lumière du Verbe et nous aime dans la charité du Christ par un sentiment d'éternelle dilection, assurément c'est déjà beaucoup pour nous. Il y a là en Dieu une force considérable qui, nous étant si attachée et se trouvant si pénétrée de nous, nous serait nécessairement d'un grand et perpétuel secours et représenterait au-dessus de nous une sécurité de premier ordre. C'en serait assez pour que nous pussions tous nous blottir et nous réfugier sous cette protection magnifique (2).

Et cependant tout n'est pas dit. Il y a certainement plus que cela dans le mystère céleste de Marie. Elle n'est pas seulement présente pour nous au ciel, même corporellement; ni parmi nous sur terre, par tant d'applica-

(1) I Cor., xi, 28.

(2) « Sub tuum praesidium confugimus » : beauté et vérité de cette prière.

tion spirituelle. Elle est une puissance qui demande à s'exercer. Elle est une influence dans la distribution de la vie divine. « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur terre », disait Notre-Seigneur (1). Or, pour Notre-Dame aussi, la foi catholique retient le même mot et se persuade que Marie est elle-même une toute-puissance à sa façon. « Ce que je dis absolument de Jésus-Christ, écrit par exemple le Père de Montfort, je le dis relativement de la sainte Vierge ; Jésus-Christ l'ayant choisie pour la compagne indissoluble de sa vie, de sa mort, de sa gloire et de sa puissance au ciel et sur la terre, lui a donné par grâce, relativement à sa Majesté, tous les mêmes droits et privilèges qu'il possède par nature (2). » De même donc que Marie participe, en la façon que nous venons de dire, de l'omniprésence du Christ éternel, de même elle participe, sous les réserves que nous devrons dire, de son omnipotence (3).

Les deux choses sont d'ailleurs liées l'une à l'autre; la seconde, le complément de la première : cette puissance n'est autre chose que la présence d'action et d'intervention s'ajoutant par une conséquence normale à la présence de vision et de compatissante contemplation (4). Inévitablement Dieu donne à Marie de pouvoir déployer pour notre intérêt et dans nos affaires cette souveraine activité dont nous savons qu'elle est pourvue. La suprême énergie de vie spirituelle qui est en elle à la plus haute tension possible ne va pas demeurer inemployée : les mérites par lesquels cette puissance s'est autrefois formée

(1) Matth., XXVIII, 18.

(2) Montfort, *Vraie dévotion*, I^re^ partie, II, seconde vérité.

(3) Voir l'étude de saint Thomas relative à l'omnipotence du Christ et consécutive à celle sur l'omniprésence, III^a^, qu. 13.

(4) Voir ce que dit saint Thomas de ces différents modes de présence, à propos de l'existence de Dieu en toutes choses, I^a^, qu. 8.

et surabondamment enrichie la rendent aujourd'hui éminemment réversible en intercession (1). Cette force ne va pas non plus se consommer pour ainsi dire sur elle-même dans des actes tout intérieurs de pensée et d'intime dilection : cette charité même qui l'anime la pousse à se dépenser en quelque sorte dans des actes plus extérieurs, à faire quelque chose pour nous. Il y a au sein de la bienheureuse Vierge une immense réserve de vie qui a pouvoir de se communiquer à tous les membres de Jésus-Christ et de leur être effectivement secourable.

« O Reine, qui peux ce que tu veux... (2) », vous voilà donc investie, en votre Couronnement de gloire, de ce que nous appelons, faute peut-être de meilleurs mots, votre toute-puissante intercession.

La liturgie a rendu si usuel ce mot d'intercession que nous n'y prêtons plus suffisamment attention et n'avons pas assez présente à l'esprit la réalité qu'il exprime. Lorsqu'il s'agit de la très sainte Vierge, sans doute afin de mieux la distinguer des autres intercesseurs dont plusieurs sont très puissants mais dont aucun ne l'est comme elle, la liturgie parle communément de « sa glorieuse intercession ». C'est le terme reçu, on s'y réfère sans cesse d'une manière ou de l'autre; et si nous y prenions bien garde, nous verrions qu'à travers cette formule la sainte Église a pour ainsi dire tout le temps la réalité devant les yeux, la réalité de cette glorieuse Vierge constamment occupée de nous et agissant en notre faveur. Nous faisons appel à cette intercession en des termes multiples comme si nous voulions en détailler les actes et comme

(1) Avez-vous remarqué comme souvent, dans nos recours aux puissances célestes, nous avons soin de lier l'intercession au mérite? *Per merita et intercessionem*, disons-nous; c'est juste et c'est profond.

(2) Dante, *Paradis*, chant 33.

si aucun de ces actes n'épuisait toute l'efficacité de l'assistance maternelle et n'en traduisait toutes les possibilités. Nous lui réclamons, par exemple, du secours, de l'aide, du réconfort, de la prière, de l'intervention, de l'intercession ; poussant même plus loin la hardiesse, nous souhaitons de ressentir et d'expérimenter le secours et l'aide qu'elle nous porte (1).

Il n'y a pas à en douter, car ceci du moins est tangible, la tradition chrétienne a consacré ce vocabulaire et adhéré profondément à cette réalité. Des siècles de plus de foi que le nôtre ont beaucoup compté là-dessus. En plein XVIII[e] siècle, le Père de Montfort écrivait encore : « Toute la terre est pleine de sa gloire, particulièrement chez les chrétiens, où elle est prise pour tutélaire et protectrice en plusieurs royaumes, provinces, diocèses et villes; plusieurs cathédrales consacrées à Dieu sous son nom; point d'église sans autel en son honneur; point de contrée ni de canton où il n'y ait quelqu'une de ses images miraculeuses, où toutes sortes de maux sont guéris, et toutes sortes de biens obtenus; tant de confréries et congrégations en son honneur; tant de religions sous son nom et sa protection; tant de confrères et sœurs de toutes les confréries, et tant de religieux et religieuses de toutes les religions qui publient ses louanges et annoncent ses miséricordes. Il n'y a pas un petit enfant qui, en bégayant l'*Ave Maria*, ne la loue : il n'y a guère de pécheur qui, en son endurcissement même, n'ait en elle quelque étincelle de confiance; il n'y a pas même de diable dans les enfers qui en la craignant ne la respecte (1). »

(1) « Succurre, juva, refove, ora, interveni, intercede... sentiant omnes tuum juvamen... » Elle est particulièrement expressive, cette oraison, mais n'épuise cependant pas tout le lexique liturgique. A chacun d'y avoir l'œil, et plus encore le cœur. *Assueta vilescunt.*

(2) Montfort, *Vraie dévotion,* Introduction.

Voilà un fait indéniable : Marie a tout envahi parmi nous. C'est ce que nous nommons encore « son patronage », et les deux mots se valent, étant entendu que l'intercession n'est pas autre chose que l'exercice du patronage. Or il n'y a pas de doute, toute la vraie chrétienté a toujours considéré ce patronage comme l'une des plus grandes choses et des plus salutaires qui soient pour elle : elle s'est sentie pénétrée et vivifiée des bons effets de cette intercession. Elle en est convaincue autant que de la lumière du jour et réchauffée autant que de la chaleur du soleil. Cette persuasion est visible, elle a partout laissé des traces.

Mais du côté de l'invisible qu'y a-t-il en réalité ? L'incrédulité de notre temps dit : Sans doute votre foi existe, mais c'est elle qui se crée son objet, en se forgeant des idées et des mythes. Et c'est contre quoi la chrétienté s'élève et proteste, prétendant se mouvoir en pleine réalité et professant hautement que ce patronage de la Vierge, si nous pouvions le voir tel qu'il est, nous paraîtrait dépasser beaucoup la foi que nous avons en lui et l'impression que nous en recevons.

Il me plaît d'apporter ici le témoignage de deux hommes qui ne sont point théologiens ni gens d'Église. Ils appuient très fort la vérité que j'expose en ce moment. On entendra de quel accent savent encore s'exprimer des chrétiens de ce temps-ci, lorsqu'ils affirment leur foi au patronage des saints et de la Vierge. On verra que les chrétiens ne se contentent pas de parler et de vivre « comme si » ces grandes choses existaient : ils sont convaincus qu'elles existent, et eux-mêmes ne sont animés d'aucune fantaisie mythologique ni d'aucun esprit d'utile fabulation, ils n'avancent que ce qui est.

« Le patronage d'un saint, écrit l'un d'eux..., c'est indiciblement grand et de conséquence infinie. C'est, en

vertu du sacrement de baptême, l'adoption, la paternité spirituelle. C'est-à-dire que vous êtes, vous Philippe, *in sinu Philippi,* comme saint Philippe est *in sinu Abrahae.* Et cela est inchangeable, illimité, éternel. Non seulement vous avez une part, comme enfant de la maison, dans tout ce que possède saint Philippe, mais encore dans tout ce que font de bien ou de mal vos innombrables frères depuis qu'il y a des Philippes; portant le fardeau très effrayant (des uns) dans la consolante lumière du nimbe (des autres)... (1) »

Transposons tout ceci, et considérons combien c'est encore plus vrai du patronage et de la maternité de Marie. Précisément, nous avons eu occasion de dire, plus haut, comment la Vierge a mérité de rassembler en son sein la nouvelle Église, de même que le patriarche Abraham avait contenu les membres de l'ancienne (2). Voici d'ailleurs comment on nous invite à nous réfugier en Marie.

« Saint Marcel, saint Germain, sainte Geneviève, saint Pierre même,

Nos grands saints, nos grands patrons, nos grands amis,

Il y a des jours où ni les grandes amitiés, ni les plus grands patronages, ni les plus grandes saintetés ne suffisent pas...

Et où il faut monter, monter encore, monter toujours; toujours plus haut, aller encore.

Jusqu'à la dernière sainteté, la dernière pureté, la dernière beauté, le patronage dernier.

S'adresser directement à celle qui est au-dessus de tout... à celle qui est infiniment belle...

Parce qu'aussi elle est infiniment bonne.

A celle qui intercède.

La seule qui puisse parler avec l'autorité d'une mère.

Il faut monter

(1) Léon Bloy, *L'Invendable,* p. 314.

(2) Voir *La Vie Spirituelle,* décembre 1931, pp. 250 et suiv.

A celle qui est la plus imposante.
Parce qu'aussi elle est la plus maternelle (1). »

Le théologien qui voit toutes choses sagement dans leur principe et dans leur enchaînement, estime que le mystère céleste de Marie s'achève à notre égard, en cette toute-puissante intercession, à peu près comme le mystère terrestre s'est, tout au long de son développement, érigé en un mérite immense (2). Lorsque Marie était sur la terre, tout l'induisait à mériter pour nous la vie même qu'elle menait; maintenant qu'elle est au ciel, tout l'induit à intercéder pour que cette même vie nous soit dispensée. Tout se tient : la puissance souveraine de l'intercession est fondée sur la valeur exceptionnelle du mérite, et l'on peut même dire que les principaux traits de celui-ci ont dessiné les grandes lignes de celle-là.

Il nous faut donc, autant qu'il nous est possible, essayer de déterminer la mesure et les modalités de l'intercession, comme nous avons tâché de définir celles du mérite. Il nous faut surtout montrer qu'il y a dans l'action de la bienheureuse Vierge quelque chose qui lui est propre. Nous avons dû reconnaître que Marie était unique dans son mérite : force nous est de reconnaître qu'elle l'est pareillement dans son intercession. Dans un cas comme dans l'autre, sans égaler bien entendu Jésus-Christ, elle est extrêmement jointe à lui, lui ressemble singulièrement, et dépasse par là même tous les autres saints intercesseurs. C'est ce qu'il importe de bien voir et de bien marquer.

Ceci revient à dire, au fond, que Dieu a toujours eu dessein de se servir de la Vierge comme il ne s'est jamais

(1) Charles Péguy, *Le porche de la deuxième vertu*, pp. 72-75.
(2) Voir *La Vie Spirituelle*, décembre 1930, pp. 210 et suiv.

servi de personne d'autre : ses dons sont sans repentance, par elle il a une fois donné son Fils au monde, par elle il le donnera toutes les fois, avec la vie qui est dans ce Christ; et Marie sera perpétuellement celle qui distribue le Fils de Dieu, la médiatrice de toutes les grâces qui sont en lui. Elle est l'instrument agissant de la divine miséricorde, la tendre mère dont il se sert pour embrasser tous ses enfants, le giron où il les forme à la vie éternelle. Elle est de part avec lui en tout ce qu'il fait pour ses élus. De cette universelle intercession, basée sur le mérite singulier d'autrefois, est composée la médiation de Marie. Remettant à plus tard le soin de dire en quoi consiste au fond cette médiation, nous nous bornons présentement à en marquer les principaux actes (1).

L'intercession de la très sainte Vierge est, avons-nous dit, le pouvoir suréminent que Dieu lui donne d'agir en notre faveur, de faire quelque chose pour nous. Son intercession c'est son action. Dire que Marie intercède, c'est dire qu'elle a de l'action. Non pas — hâtons-nous de le préciser, pour prévenir une illusion trop courante — une action qui s'exercerait sur Dieu : on n'agit pas sur Dieu. Mais une action qui, s'exécutant par la volonté de Dieu et s'unissant à son action à lui, s'exercerait sur nous et sur les dons que Dieu nous fait. Dans la créature, tel est toujours le sens de l'action et telle en est la portée : on s'agite, on se remue, on plante, on arrose, mais c'est Dieu seul qui donne la croissance; celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien non plus, Dieu seul est quelque chose : les uns et les autres nous ne sommes que

(1) Nous réservons en effet, pour une étude plus approfondie de cette médiation à laquelle aboutit la maternité de grâce, la question de savoir jusqu'à quel point la Vierge est l'instrument de la vie divine en nous, enfin le problème corollaire de notre formation *in sinu Mariae*.

les aides et les ouvriers de Dieu (1). Si cela est vrai de l'action exercée dans l'ordre de la nature, à plus forte raison est-ce vrai dans l'ordre de la grâce (2). Et si c'est vrai pour quelqu'un de la terre, c'est vrai aussi pour quelqu'un du ciel. Tout-puissante qu'elle est, la créature n'agit jamais qu'en second. Il y a là une loi essentielle. Marie n'y fait pas exception. Elle est bien pour Dieu une aide sans égale, mais une aide seulement.

Il est vrai aussi que l'action peut se déployer efficacement de deux manières. On peut avoir de l'action par l'empire que l'on a sur les personnes ainsi que sur les événements et les choses : on agit alors par la domination que l'on exerce sur ce qu'on a au-dessous de soi. Mais on peut encore étendre et prolonger son action par la supplication que l'on adresse à ce qu'on a au-dessus de soi : on agit alors, en vertu même de la soumission que l'on a envers des puissances supérieures, par contact avec elles et par la force qu'elles ont décidé de mettre en œuvre à la prière qu'on leur en fait. Dans un cas l'action s'effectue à mon intervention et comme par mon ordre; dans l'autre les choses arrivent par ma supplication et à ma prière. Il y a là toute une philosophie de l'action et aussi toute une philosophie de la prière. Si j'attire l'attention là-dessus, c'est pour la raison qu'on va voir. Mais avant tout autre chose, de cette philosophie bien comprise il résulte ceci, et que la prière est encore une action, et qu'on peut avoir par elle beaucoup d'action (3).

(1) II Cor., III, 6-9.

(2) C'est un des points que nous examinerons plus à fond : comment Marie est cause seconde en l'ordre de la grâce.

(3) Cette philosophie a été mise dans une grande lumière par saint Thomas. Voir en particulier son Traité de la prière, II[a] II[ae], qu. 83, surtout les art. 1, 10, 15. J'espère tirer parti de cette étude sur la causalité de la prière pour déterminer, plus tard, la causalité véritable de la maternité de grâce.

La toute-puissante intercession que notre divine Mère déploie du haut du ciel en notre faveur revêt donc incontestablement cette double forme de la prière et de l'action proprement dite. S'il est possible, considérons donc Marie en prière pour ses enfants, et Marie en action dans leurs affaires les plus vitales. C'est à cela qu'aboutit sa maternité à leur égard.

La toute-puissance suppliante

Toute action devrait s'accompagner de prière et se continuer en prière, chez des êtres qui seraient vraiment intelligents à fond. Car ils devraient comprendre que, même dans l'ordre des choses où l'on peut le plus, on n'aboutit à rien sans Dieu et qu'on ne peut rien que par son aide et avec lui. Si la prière est de mise dans toutes les actions, à plus forte raison l'est-elle dans les plus grandes, dans celles par exemple qui touchent de plus près à l'être et à la vie, dans celles qui voudraient s'appeler des créations. Ainsi, que ne doit pas à Dieu la femme qui veut faire des enfants et les élever? Voulez-vous à la vie de la nature ajouter celle de la grâce, alors vous devez encore bien davantage vous en remettre à Dieu. Et voilà pourquoi dans le domaine surnaturel la prière prend une place prépondérante : elle devient dans cet ordre le grand moyen d'agir, elle peut être parfois le seul qui soit à notre disposition; ce qu'il s'agit de réaliser est quelque chose de si considérable et de si divin qu'il n'est pas de meilleure, ni parfois d'autre façon, de l'obtenir que de recourir expressément à Dieu.

Prier c'est savoir parler à Dieu pour lui exprimer les bons désirs que l'on porte en soi (1). La prière est l'acte

(1) C'est du moins à cette notion simple que saint Thomas a

par lequel, dans le sens le plus élevé, une créature spirituelle s'exprime elle-même devant Dieu et plaide sa cause auprès de lui. Par cette expression de soi-même on s'insère dans un enchaînement efficace, on est cause en sa propre cause. Comme par un jeu admirable de sa providence Dieu se sert pour promouvoir ses plus hautes créatures, surtout pour les promouvoir à la vie divine, des désirs mêmes qu'il leur inspire et qu'elles lui expriment. Et c'est là un acte si élevé que nous devrions bien penser qu'il passe de ce monde en l'autre, quand même les documents de notre foi ne nous l'apprendraient pas.

Il nous faut donc considérer sans hésitation que la prière est un des grands actes de la très sainte Vierge en son éternité. Après ce que nous avons dit plus haut, qu'est-il de plus grandiose en soi et de plus profitable pour nous que cette femme constamment en prière devant Dieu ? Sans doute il convient d'écarter de cette considération tout ce qui serait infime et mesquin, mais gardons-nous d'en ôter tout l'humain. Marie prie au ciel comme elle a prié sur la terre. On peut dire ici de la prière ce que l'on dit de la charité : c'est quelque chose qui se transporte, sans changer essentiellement, de la vie présente dans la vie éternelle. Il est hors de doute qu'ici-bas la mère du Christ a déjà beaucoup prié pour les chrétiens, et que ce fut là un des actes les plus fructueux de son mérite. Or il est sûr également qu'elle continue là-haut sa même prière : cette prière ne peut pas encore être finie aussi longtemps qu'il y a des chrétiens

ramené l'acte de prier. Peut-être y aurait-il sagesse à y revenir si l'on voulait clore des débats où il semble bien qu'on ait plus brouillé qu'éclairci les choses, même sous prétexte de « prière pure ». La notion de saint Thomas est certainement limpide. Elle a bien l'air d'être aussi la plus humaine et la plus traditionnelle. Cf. II^a II^{ae}, qu. 83.

sur la terre, elle est un des actes les plus efficaces de la toute-puissante intercession. Voilà peut-être la plus haute fonction du patronage.

Nous le disons résolument à notre Mère dans une antienne qui ne manque pas de hardiesse évocatrice : « O Vierge-Mère, puisque tu es en face de Dieu, n'oublie pas de parler pour nous, ne manque pas de dire du bien de nous, ni de mendier du bien pour nous (1). » Nous n'avons pas d'ailleurs à redouter qu'elle oublie de plaider une cause qui est toute sa raison d'être et qui lui tient essentiellement à cœur, puisque c'est la cause même du Christ. Bien loin qu'elle oublie, elle est toujours en prière. « Sa gloire même se fait suppliante, comme dit encore la liturgie (2). » Nous l'avons noté précédemment, la présence même de Marie au ciel est un plaidoyer perpétuel (3). Mais à cette présence s'ajoute grâce à la parole toute l'éloquence d'une mère qui veut que ses enfants aient la vie. En vérité l'on peut dire que Marie est tout entière et nous met tout entiers dans sa prière. Elle ne se contente pas de faire acte de présence, elle fait acte d'éloquence. Nous sommes réellement les enfants de sa prière, puisque c'est à force de prier qu'elle obtient que nous soyons sauvés et que nous vivions.

La toute-puissance agissante

Mais pour mon humble part, plus j'y réfléchis et plus je me persuade qu'on n'a pas encore tout dit quand on a

(1) « Recordare, Virgo Mater, dum steteris in conspectu Dei, ut loquaris pro bona... » Cette antienne se présente avec des variantes suivant les liturgies et les fêtes.

(2) Hymne : « Te nostra supplex gloria,
Per cuncta laudet saecula. »

(3) Voir *La Vie Spirituelle*, septembre 1932.

expliqué que la très sainte Vierge intercède en faveur du genre humain par le moyen de la prière. Tout me porte à croire qu'il y a chez elle, à côté de la prière, l'action proprement dite. Elle aurait son mot à dire, et en quelque sorte son moi à placer, dans les conseils et les décrets divins (1). Elle y interviendrait non pas seulement en suppliante mais comme ayant autorité, à titre personnel. De sorte qu'il y aurait quelque chose d'elle dans la providence de Dieu à notre égard. La tradition catholique est certainement unanime, non seulement à attribuer à la Reine du ciel et de la terre cette toute-puissance de prière que nous avons décrite, mais à lui reconnaître aussi un véritable empire et par là même une influence d'action. Nous sommes pour elle des sujets : elle a sur nous une réelle domination. Cela suppose en elle une forme d'activité que notre théologie ne saurait négliger, quand bien même il ne nous serait pas possible de l'élucider autant que la précédente. Du reste, l'impénétrabilité même dont cette action s'enveloppe n'est pas le moindre signe que nous ayons à la tenir pour le dernier trait du mystère de Marie (2).

En ce qui regarde le mystère de Jésus, la chose est bien certaine. Le Christ glorieux est un Christ en action. Avec ou sans intermédiaire, il agit puissamment sur tout ce grand corps de membres pensants qui compose

(1) Il est remarquable à quel point dans ses apparitions la très sainte Vierge est personnelle. « Elle parle, disait Léon Bloy à propos de la Salette, comme seule la sainte Trinité peut parler. » Elle donne ses ordres. Elle commande pour le présent et pour l'avenir. Elle dit : « Je veux... » Elle nous laisse ainsi l'impression d'un personnage jouissant d'une haute autorité. Elle nous fait bien l'effet d'une Souveraine, d'une Reine.

(2) Nous reviendrons, s'il plaît à Dieu, sur la nature de cette action. Pour le moment, nous en relatons l'existence et les modalités.

son corps mystique et qui vit de lui. Cette action dans son essence même est invisible, jusque sous les instruments qu'elle met en œuvre, les sacrements par exemple. Elle est pour ainsi dire greffée sur l'action même de Dieu : elle est à proprement parler l'incarnation de la providence divine pour tout ce qui touche à la distribution de la grâce en ce monde et de la gloire en l'autre. Cette action de notre Sauveur fut rendue plus manifeste, ainsi que sa présence même, lors du premier avènement qui fut comme un temps de production et d'intense concentration des forces. Elle le redeviendra avec plus d'éclat et d'une manière plus imposante lors du second avènement qui sera le temps de la consommation définitive. Entre ces deux temps s'écoule celui de l'expansion et de l'application de la force vitale qui est en Jésus-Christ. Pour être plus secrète, l'action n'en est pas moins réelle ni moins énergique : elle pousse et s'insinue comme une sève, elle remue la masse comme un levain.

Nos écrivains inspirés ont fait de leur mieux pour peindre cette force mystérieuse. « Je puis tout en Celui qui me fortifie (1) », écrit l'Apôtre. A vrai dire, « ce n'est plus moi qui vis, c'est lui qui vit en moi (2) », fait-il encore. Dans l'Épître aux Hébreux, ce Christ actif nous est présenté sous l'aspect d'un grand-prêtre éternellement occupé de sanctifier son peuple (3). Dans l'Apocalypse, il est présenté sous un triple symbole qui s'efforce de suggérer les multiples virtualités de l'influence exercée : le Christ est un Fils d'homme chargé de la révélation des secrets divins, un Agneau immolé pour la rédemption de ceux qu'il est venu sauver, un Cavalier

(1) Phil., IV, 13.
(2) Gal., II, 20.
(3) Hébr., II-III, VIII-X.

emporté dans la chevauchée des conquêtes et assuré de la victoire (1). Nous n'aurions peut-être pas choisi de tels symboles, mais nous devons convenir qu'ils ont, dans leur mise en scène, de la vie et du mouvement, et qu'ils veulent traduire un formidable déploiement d'énergie spirituelle.

L'action de la Vierge n'est pas égale en profondeur à celle de Jésus-Christ, encore qu'elle y soit égale en étendue (2). Mais surtout elle est d'une autre sorte. Si le Christ fait de sa Mère son inséparable et indispensable adjointe dans le ciel, ce n'est pas pour qu'elle ait une action insignifiante ou se confondant avec la sienne à lui, mais bien pour qu'elle demeure dans son rôle à elle et exerce une activité qui lui appartienne en propre. Il y a certes quelque chose de sacerdotal dans les interventions de la très sainte Vierge (3). Mais, si nous voulions nous les représenter à la manière de l'Apocalypse, il nous faudrait évidemment les figurer par d'autres symboles que ceux que nous venons de dire. En somme, le plus approprié serait la vision de cette femme qui est à la fois dans une si grande gloire et dans un si grand enfantement (4).

Mais surtout, c'est ici le lieu et le moment de bien comprendre que la sainte Église n'a pas d'autre intention que de se donner à elle-même une vive image du pouvoir agissant de la Vierge en lui attribuant, comme elle fait à travers toute la liturgie, les prérogatives mêmes que la sainte Écriture prête à la sagesse de Dieu. Trop habitués à ces textes, nous ne savons plus nous en expri-

(1) Apoc., I, 13 sv., V; XIV; XIX, 11 sv.; XXII.
(2) Comme nous l'avons vu et dit pour le mérite.
(3) Quelque chose donc à quoi s'accommoderait l'Épître aux Hébreux. Sur le sacerdoce de Marie, voir *La Vie Spirituelle*, juin 1930, pp. 205-206.
(4) Apoc., XII, 1-6.

mer tout le sens ni en faire assez l'application voulue. J'en rappelle donc quelques-uns qui viennent plus directement à mon sujet :

« Dans tout peuple et toute nation j'ai exercé l'empire.
Parmi tous les peuples j'ai cherché un lieu de repos.
... Alors le Créateur m'a dit : Habite en Jacob,
Aie ton héritage en Israël,
Étends tes racines parmi mes élus...
... De même il m'a fait reposer dans la cité bien-aimée,
Et dans Jérusalem est le siège de mon empire.
J'ai poussé mes racines jusqu'au milieu du peuple glorifié
Je me suis élevée comme le cèdre sur le Liban
Et comme le cyprès sur l'Hermon.
Je me suis élevée comme le palmier des rivages,
Et comme les champs de roses de Jéricho;
Comme un bel olivier dans la plaine,
Et j'ai grandi comme un platane.
J'ai exhalé mon parfum et répandu une odeur suave,
Comme la vapeur de l'encens dans le tabernacle.
J'ai étendu mes branches comme le térébinthe,
Et mes rameaux sont des rameaux de gloire et de grâce.
Comme la vigne, j'ai produit des pousses ravissantes,
Et mes fleurs ont donné des fruits de gloire et de richesse.
Venez à moi vous tous qui me désirez,
Et rassasiez-vous de mes fruits.
Car mon souvenir est plus doux que le miel,
Et ma possession plus douce que le rayon de miel.
Ceux qui me mangent voudront encore manger,
Et ceux qui me boivent, encore boire.
Celui qui m'écoute n'aura jamais de confusion,
Et ceux qui agissent par moi ne pécheront point (1). »
« Le conseil m'appartient, et le succès aussi;
Je suis l'intelligence et la force est à moi.
Par moi l'on règne.....
Et par moi l'on gouverne...
J'aime ceux qui m'aiment,
Et ceux qui veulent bien me chercher me trouvent.
Et celui qui me trouve a trouvé la vie,

(1) Ecclésiastique, XXIV, 6-21.

Et il obtient la faveur de Dieu...
Je suis à l'œuvre auprès du Seigneur...
Jouant sans cesse en sa présence,
Jouant sur le globe de la terre
Et trouvant mes délices parmi les enfants des hommes.
Mais celui qui m'offense blesse son âme;
Tous ceux qui me haïssent aiment la mort (1). »

Par ces beaux textes accommodés avec un art tout filial, l'Église a trouvé moyen, dès longtemps, de traduire sa foi en l'universelle médiation de Marie. La chrétienté s'est toujours rendu compte, et de bonne heure très explicitement, qu'elle était la société et le royaume de Marie. Elle s'est sentie toute baignée et imprégnée de l'influence bienfaisante de cette divine Femme. Aussi, sous des traits scripturaires comme ceux-là, dans un style plus adouci que celui qui dépeint l'activité du Christ (2), il a plu aux chrétiens de voir affirmée et en quelque manière figurée l'action de Marie parmi eux et en eux. Ils ont vu là l'image en grandeur et en beauté de cette action invisible et très douce qui partout se propage et s'insinue pour composer le corps mystique de Jésus-Christ. Et par cette image ils ont de plus en plus compris en toute vérité cette idée, que Marie est l'instrument choisi de Dieu pour la formation du Christ total, l'instrument merveilleusement personnel et vivant, adapté à toute la chrétienté. Ils ont compris qu'elle est, comme le disait déjà saint Ephrem, « la distribution de tous les biens, la grande Dame maîtresse de tout après les Trois Personnes divines, un autre consolateur après le Consolateur, la médiatrice du monde entier après le Médiateur (3) ».

(1) Proverbes, VIII, 14-17, 30-36.
(2) Dans l'Apocalypse, par exemple.
(3) Cité à la quatrième leçon de l'Office de Marie Médiatrice.

Cette Tradition catholique vient de se condenser pour ainsi dire dans le bel office de Marie médiatrice de toutes les grâces, en attendant qu'il plaise au Saint-Esprit de la ramasser en de belles formules dogmatiques qui feront notre bonheur à tous. Ce nouvel office ne fait que recueillir les éléments anciens : *Nova et vetera.* Or il est aisé de remarquer qu'il insiste précisément beaucoup sur l'empire que possède la très sainte Vierge et sur le rôle agissant qui lui est dévolu. « Venez, y est-il dit, venez, que nous adorions le Christ rédempteur qui a voulu que tous les biens nous les ayons par l'entremise de Marie (1). » L'invocation répétée est celle-ci : « Priez pour nous, vous qui êtes notre médiatrice très puissante (2). » Les antiennes portent ces mots très forts : « Voilà que mon Dieu m'a tout livré, et il n'y a rien qui ne soit en ma puissance ou qu'il ne m'ait confié... Sans ton ordre, personne nulle part ne remuera ni main ni pied... Notre salut est dans tes mains (3). » La collecte, rassemblant les mystères, rappelle opportunément que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est notre médiateur auprès du Père, mais elle lui dit qu'il a daigné établir la bienheureuse Vierge sa mère comme notre mère aussi à nous et comme notre médiatrice auprès de lui, de sorte qu'on n'a d'accès à lui qu'en passant par elle : ainsi, conclut la prière, « soyez donc assez bon, Seigneur, de faire que les bienfaits qu'on attend de vous, chacun se réjouisse de les avoir tous obtenus par elle (4) ».

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O. P.

(1) Invitatoire du même Office.
(2) Verset des Vêpres et des Laudes du dit Office.
(3) Antiennes pour le *Magnificat* et le *Benedictus*.
(4) Collecte de l'Office de Marie Médiatrice.

Le Mémoire de la Mère Elisabeth de Baillou de l'Enfant-Jésus [1]

(*Suite et fin*)

4. Par tous les degrés de mort mystique

Ce que je trouve encore de plus admirable, c'est que, non seulement il pratiquait les mortifications que nous venons de dire et savait, avec tant d'adresse ou plutôt de mort à la nature, cacher les infirmités du corps qu'il portait, mais encore, par un effet de mort vivante qui ne se trouve guère, il n'était nullement occupé de son mal, n'y pensant seulement pas. Le sentant, il l'offrait à Dieu, sans s'y arrêter, étant content que son œuvre s'accomplît, que cette chair de péché fût détruite et que son sacrifice s'avançât. Quelques fois aussi, dans ses états, ce divin Seigneur versait en son âme tant de consolations extraordinaires, qu'il était contraint de reconnaître la cause d'un si divin et surnaturel effet. Ce qu'il éprouva entr'autres une fois, en la maladie qu'il eut il y a bien 17 mois. Comme le frisson le prit, dans les rues, étant en chemin pour nous venir voir, Dieu lui communiqua tout à coup, alors, une joie si grande et exubérante qu'il en était presque hors de soi. Et cela sans recherche d'aucune pensée de celles qui peuvent servir à l'exciter à

(1) Voir *La Vie Spirituelle* de septembre, p. 154.

être bien aise de souffrir, mais par une opération toute de grâce. Il eut encore, durant cette maladie, quelques transports d'esprit, spécialement pendant 3 ou 4 heures, par lesquels il était si fort séparé du corps, qu'il ne savait bonnement s'il était en la Terre, tant l'occupation de Notre-Seigneur était forte.

Pour entrer dans l'intime de l'état de *mort mystique* où était arrivé ce grand serviteur de Dieu, je trouve un si profond abîme de merveilles, et me vois si incapable de dire rien de ce que j'en conçois, que j'aurais presque envie de ne point parler sur ce sujet, si ce n'est que le peu que j'en dirai donne jour, aux personnes de grandes lumières, pour en comprendre et en écrire toute autre chose que ce que mon incapacité me peut permettre d'en expliquer.

La qualité de pécheur qu'il avait souvent en vue le tenait, devant la Majesté de Dieu, non seulement en respect et grande petitesse, comme nous avons dit, mais encore en disposition et esprit de pénitence intérieure, qui le faisait, sans cesse, gémir vers ce Souverain Seigneur, pour obtenir l'effet de ses miséricordes, et de la parole, qu'il nous a annoncée, premièrement par saint Jean et puis par Jésus-Christ, son fils : « Faites pénitence », etc. Et comme il y a plusieurs sortes de gémissements saints, il disait que celui des pénitents cherche Dieu. La vue duquel les purifie. Ils prient et élancent leurs soupirs d'un fond de crainte et de révérence qui les met en nudité, au regard de ce monde, mais qui a amour et qui cherche occupation en lui. Voilà celui qu'il portait en qualité de pécheur, en laquelle il se considérait, sans pourtant avoir besoin de chercher, ainsi que nous venons de dire, son occupation en Dieu, s'en trouvant pleinement rempli et occupé par lui-même.

Ce premier gémissement le faisait passer au second,

cherchant de connaître les volontés de ce divin Seigneur, et de les entendre par sa parole en Jésus-Christ. Il soupirait toujours après les conduites de sa vie qui est la voie et la vérité.

Et puis, en suite, étant dans le dernier, il gémissait, devant le Trône de Dieu et de Jésus-Christ glorieux, pour obtenir abondance de l'esprit principal, duquel David demandait d'être confirmé, « Et spiritu principali confirma me », lequel affermissait dans son âme la pénitence, et la fidélité en Jésus-Christ, pour opérer, avec renouvellement et accroissement de vertu en sa justice, sa droiture et équité devant Dieu, qui le faisait encore gémir par les opérations de son Esprit Saint, après les fruits de la vie éternelle, et après la rédemption de nos corps, comme dit l'Apôtre, et de ce gémissement amoureux de la Colombe, après les noces de l'agneau en la communion des saints, et union de Dieu.

Ces trois gémissements saints subsistaient admirablement bien ensemble, en cette sainte victime, qui, pour être en celui des plus parfaits, ne laissait pas celui des commençants, connaissant parfaitement bien qu'ils sont tellement fondés et liés les uns sur les autres, que si l'on perd le premier, l'on sape le fondement de l'édifice.

C'est dans cet esprit de pénitence et par la perfection de ses saints gémissements de justice qu'il s'offrait, sans cesse, à l'immolation de son sacrifice et qu'il y tendait, par la vertu de Jésus-Christ. Et je peux, là-dessus, lui appliquer ce qu'il me disait sur un autre sujet : « C'est bien un effet de la grâce, me dit-il une fois, et bien contraire à la nature, de mettre sa joie en la douleur, et en la mort, mais qui connaît la dignité de Dieu et l'horreur du péché se livre, avec Jésus-Christ, par lumière surnaturelle, par le don du Saint-Esprit, à détruire le corps du péché en nous. Jésus-Christ s'en était chargé pour

rendre à Dieu ce qui lui était dû et nous réparer aussi. »

Comme donc son esprit, développé de la grossièreté des sens, comprenait très clairement ces vérités, son cœur se portait pareillement, avec ardeur, à leur entier effet. Et, comme il savait encore qu'il faut mourir, pour trouver, au point de notre totale destruction, aussi (même ?) totale vie, il aspirait et soupirait sans cesse à cette heureuse fin de son immolation. Ce que j'ai remarqué particulièrement, environ un an, avant sa retraite en la gloire, mettant toujours en tous ses entretiens quelque chose de cet entier sacrifice, duquel il concevait des choses très grandes et inexplicables. Sur quoi il me dit, un jour, avec transport d'esprit, qu'il fallait avouer que c'était une chose ravissante à voir qu'une âme qui, après avoir passé par la purgation de la pénitence et avoir écouté Jésus-Christ en docilité d'esprit à sa parole, et fidélité à suivre ses maximes et ses exemples, tendant, par une mort continuelle et un gémissement très fort, à son sacrifice, se trouve enfin sur le point de son immolation parfaite. Qui est proprement l'état où je l'ai vu et la disposition qu'il portait et que je remarquai particulièremen la dernière fois qu'il nous visita. Où il me dit qu'il se voyait, depuis quelque temps, devant Dieu comme un pot de terre, et qu'il demandait, sans cesse, à Notre-Seigneur qu'il vînt, en la plénitude de sa vertu, achever de le briser tout à fait. En quoi, cet adorable Seigneur ne différa guère d'accomplir entièrement ses désirs, tombant malade trois jours après.

Ce que je viens de dire de l'état où je l'ai vu n'est pas sans fondement solide, ayant connu, par les choses qu'il m'a dites en confiance, qu'il avait passé par *tous les degrés de mort mystique*, par où Dieu fait passer les âmes qu'il appelle à la plus haute perfection. Premièrement sa *mémoire* était tellement vide des choses de la terre,

qu'elle ne lui en rapportait point d'idée capable de le divertir tant soit peu de la vue simple de Notre-Seigneur, ainsi que de toutes les actions qu'il opérait, ne faisant aucun retour sur le passé, de même qu'il ne pensait point à l'avenir, par une mort parfaite à son propre esprit, qu'il tenait sans cesse anéanti, pour ne souffrir qu'il s'occupât d'autres choses que de ce que Notre-Seigneur lui marquait vouloir, actuellement, qu'il fît.

Il était si éclairé sur l'obstacle que l'*esprit humain* fait à la perfection de l'âme, qu'il a beaucoup travaillé à le détruire entièrement, et n'être pas du nombre de ceux que l'on appelle spirituels. « Parmi lesquels, disait-il, il s'en trouve bien de mauvais riches d'esprit : Tous ceux qui ne cherchent que leurs goûts et de trouver quelques sentiments dans leurs repos de vues, de considérations et de réflexions, et qui confèrent tout et rapportent tout ce qui brille dans l'esprit, sont de ces personnages-là. Mais ce qui est pitoyable, disait-il, c'est qu'il y en a fort peu que n'y aient quelque part, et ce qui est encore plus étrange, c'est que l'on estime cela, et que même la plupart y tendent. Cela vient de ce que, naturellement, l'homme cherche la lumière, et, comme il n'a pas expérience de celle de Dieu, à laquelle on n'a part qu'en se détruisant, il cherche celle qui est en lui-même qu'il prend pour être de Dieu, parce qu'il se l'imagine et qu'il l'exprime à sa façon. » J'ai voulu rapporter ici ces paroles précises, pour faire voir la connaissance et la pratique de mort où a été cette pure hostie, qui, allant sans arrêt à son sacrifice, mourait en l'anéantissement de son propre esprit, par lequel il n'agissait plus du tout, l'ayant réduit à tel point de simplicité, et nudité devant Dieu, qu'il ne se voyait plus en rien, et n'en recevait point de pensées, sinon celles qui le faisaient abîmer dans son néant, et entrer en cette dissolution de soi, où il annon-

çait, en silence d'esprit, la vie de mort de Jésus-Christ, qui lui faisait porter beaucoup de fruit, par l'esprit de vertu, et de vie éternelle, qui lui était donné au lieu du sien, éprouvant la vérité de ces paroles : « Celui qui aime son âme, il la perdra, et qui hait son âme en ce monde, il la gardera pour la vie éternelle; celui qui me sert qu'il me suive. » C'est ce que le digne serviteur de notre bon Maître faisait, avec une extrême fidélité, le suivant en tout, et partout comme sa lumière, sa vérité et sa vie, qu'il tirait des paroles saintes de l'Évangile. Laquelle lui servait de flambeau pour ne point choper dans les égarements de l'esprit humain, et de nourriture à son âme, pour son soutien en la vie de la vérité éternelle, qui le portait, en tout, à agir par esprit de foi et selon que Dieu lui montrait, actuellement, sa volonté dans les choses. Sur quoi, il est à remarquer qu'il ne faisait jamais aucun projet particulier. Il voyait bien les choses qu'il avait à faire, mais il n'en déterminait jamais aucune précisément, attendant les ordres exprès de la divine providence. D'où vient que, lorsque je lui demandais s'il ferait quelque chose, tel temps, il me disait : « Savez-vous pas que je n'ai point de demain? » « Je vois, me disait-il une fois, cinq ou six choses à faire de nécessité, mais je ne saurais dire laquelle je voudrais la première, ni quand ni comment. Je suis, par la miséricorde de Dieu, tout à fait indifférent pour tout. »

Et, comme il jetait toutes ses pensées, tous ses soins et tous ses désirs et volontés en Dieu, il n'avait en soi que sa volonté sainte, qui le tenait dans une obéissance nue et un abandon, en confiance simple, mais très forte. L'excellence de cette volonté divine qui servait de règle et mesure à tous ses mouvements intérieurs, et actions extérieures, lui fut montrée tout à coup, par une lumière extraordinaire, que Notre-Seigneur lui communiqua, par-

lant à une sainte âme qui est encore dans les liens de la terre. Il conçut, lors, en un instant, des merveilles sur ce sujet, et se trouva comme une personne à qui l'on tire un rideau pour lui faire voir quelque chose de rare qui lui avait été auparavant caché. Depuis ce temps, sa *volonté* a été si fort anéantie, que l'on peut dire, sans exagération, qu'il n'en avait plus de propre, et que la vie d'Adam n'avait plus de part en lui, étant arrivé à un tel point de mort à la nature, qu'il n'était pas même atteint de ses premiers mouvements.

Toutes choses, hors la volonté de son Dieu, lui étaient absolument indifférentes. Comme il ne craignait rien que de lui déplaire, il ne désirait rien aussi que son bon plaisir, qui lui faisait recevoir tout ce que la divine providence ordonne, avec un esprit égal, sans que rien pût jamais altérer, tant soit peu, la paix non pareille dont jouissait son âme. Quand quelque chose de fort mortifiant arrivait, et qui le devait beaucoup toucher, s'il eût été encore vivant, lui en témoignant ma peine, il me disait, en se riant, que cela allait fort bien de la sorte. Et comme je lui témoignais un jour que si quelque chose se fût rencontré d'une certaine façon, cela m'aurait mortifiée, il me dit qu'il fallait que rien ne nous mortifiât et qu'il croyait (s'imaginant que je devais être aussi morte que lui) que je disais cela, par une certaine habitude qu'on a de se servir de ce mot de mortification, duquel je ne l'ai jamais vu user, ne pouvant pas dire avec vérité qu'il y eût rien qui en effet le mortifiât.

Il m'a dit assez souvent qu'il devenait toujours plus bête, entendant par là qu'il se trouvait, plus que jamais, sans pensées et vues autres que de Dieu, sans désirs que de sa seule gloire, et sans sentiments que de son pur amour. Suivant cela, il m'avoua franchement qu'il se trouvait, par la divine miséricorde, dans un état de mort

si entière, qu'il n'y avait ni anges, ni hommes, ni renversement de sa famille, ni la mort de Madame sa femme ou de ses enfants, bref que, quand le Ciel et la Terre se fussent renversés, qu'il serait demeuré insensible à tout cela. Ce qu'il me disait, non seulement par sentiment actuel, qui quelques fois fait dire des choses bien éloignées de la vérité, mais par une expérience qu'il avait de cet admirable état d'insensibilité sainte, où la vertu du Tout-Puissant le tenait. Et comme, après m'avoir dit de pareilles choses, il s'en étonnait quelques fois, me témoignant qu'il ne savait pas comment il me disait ce qu'il tenait très caché à tout autre (de quoi ensuite Notre-Seigneur lui faisait voir les raisons pourquoi il lui faisait faire), j'en demeurais, par la vue du poids qu'il faisait là-dessus, encore plus confirmée que jamais de la vérité de ses paroles, dont j'ai vu des effets singuliers en la mort de personnes qui lui étaient très chères, et en la conduite de quelques affaires, où il a eu beaucoup à porter, sans que pour tout cela sa paix fût altérée, ni que son esprit en fût occupé; demeurant, après avoir fait ce que Dieu lui marquait être de son devoir, sans pensées de rien, dans une totale indifférence du succès des choses, étant même indifférent de quitter ce qu'il avait de plus cher au monde, pour s'en aller en une ville éloignée poursuivre un procès, disant qu'il ne lui importait quelque chose qu'il fît et en quelque lieu qu'il fût, puisqu'en tout et partout il y trouvait son Dieu.

5. *Grâces d'oraison*

Après avoir vu cette sainte victime en l'état de mort, dont je viens de parler, il n'est pas, à mon avis, difficile de juger de sa *vie de grâce*, vie de lumière et d'amour, vie éternelle en Dieu, par Jésus-Christ, son fils, qu'il lui avait, selon les desseins de sa dilection qu'il nous

marque dans le saint Évangile, communiquée abondamment. « Je suis venu, dit cet adorable Sauveur, afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment. » C'est donc cette vie divine qui, animant parfaitement cette hostie morte et vivante tout ensemble, l'a élevée à un *degré de contemplation* inexplicable. Je regrette d'avoir négligé de marquer les effets extraordinaires que cette source féconde a produits en ce divin sujet; car, comme je ne croyais pas en être si tôt privée, j'estimais recevoir toujours quelque chose de nouveau, qui, suffisant pour moi, m'ôtait la pensée d'en rien écrire pour les autres. De sorte que je confesse, d'abord, que tout ce que je dirai ici est très peu auprès de ce qu'il m'a dit sur cette matière. Et des idées confuses qui m'en restent, ce que mon peu de mémoire me fournit, avec plus de clarté, c'est ce qui suit. Savoir que Notre-Seigneur l'avait si puissamment et si hautement attiré à lui par la voie d'union intime et du regard simple de la plus sublime contemplation, qu'il était hors de son pouvoir de s'appliquer à Dieu par les voies ordinaires de méditations et de réflexions. Il y a bien 8 ans qu'il eut tout à fait cette expérience, lorsqu'il voulut faire les exercices spirituels sous la conduite du R. P. St-Jure. Il lui fut impossible de suivre l'ordre ordinaire qu'on y tient, l'Esprit-Saint, qui habitait pleinement en son âme, voulant être, lui seul, son maître et son occupation. Étant ainsi fortement attiré, il m'a dit qu'il avait un tel attrait à l'oraison, qu'après en avoir fait 7 ou 8 heures de suite, il se trouvait à la fin comme s'il n'eût fait que la commencer, sinon qu'il avait plus de consolation et de désir de continuer encore, qu'il n'en avait en y entrant. Et est arrivé, par progrès, à tel point, qu'il n'en sortait jamais, tendant sans cesse à l'accroissement de son fondement solide d'anéantissement, de petitesse et de mépris de soi, et

produisant des actes d'adoration, de louange, de remerciement, d'amour, de sacrifice, de demande, d'abandon, et le tout dans une vue très simple de Dieu, en Jésus-Christ et selon que l'effet réel de l'opération du divin Esprit se mouvait en lui. Laquelle était si forte et occupant toutes les puissances de son âme, par un épanchement surabondant des suavités de la grâce, qu'il ne pouvait plus dire, depuis 5 ou 6 ans, aucune prière vocale, sinon une petite Couronne de trois *Pater* et de douze *Ave*. Encore était-ce avec assez de peine, étant heureusement contraint de se laisser aller aux attraits puissants de l'amour divin, et d'écouter avec silence ce que l'Esprit-Saint lui disait au cœur. De la communication ineffable duquel il recevait tant de grâces et de lumières, pour lui et pour les autres, qu'il n'avait point de besoin d'être enseigné d'ailleurs. Et ne pouvait pas même s'occuper à aucune lecture, sinon celle de la Sainte Écriture, spécialement du nouveau Testament, où il a puisé des connaissances non pareilles, Dieu lui ayant donné une intelligence merveilleuse pour en comprendre le vrai sens, et les mystères qui y sont cachés, dont il parlait avec une grande clarté et efficace, possédant ce qu'il disait, et l'exprimant, soit en ses entretiens, ou en ses lettres, par les mêmes termes de l'Écriture Sainte, desquels il usait avec une facilité quasi comme naturelle. De sorte que les paroles dont il se servait, en son expression, étaient plus les paroles de Dieu que celles des hommes. Aussi n'agissait-il plus en homme, en suivant la conduite de l'esprit humain, qui, ayant cédé, par l'anéantissement qu'il en avait fait, au divin, [celui-ci] s'était tellement emparé de toutes ses puissances intérieures, qu'il était plus agi qu'agissant, ne faisant que recevoir en humilité ce qui lui était donné, et agir au dehors par mouvements de grâce, avec un esprit toujours recueilli et uni au centre de son cœur.

Sur ceci, il m'a avoué qu'il connaissait bien que Notre-Seigneur voulait de lui les choses qu'il faisait, vu qu'étant le plus occupé, c'était lors que cette bonté infinie lui donnait davantage, allant même par la ville, où il s'est trouvé souvent dans un plus grand recueillement que s'il eût été dans son cabinet. Et, comme, l'année passée, le bâtiment qu'il faisait faire à Citry l'obligeait à être toujours parmi les maçons et travailler à faire le plan des ouvrages, il s'en allait quelques fois communier, en sortant de ce travail, où, comme l'on sait, il faut beaucoup d'application, avec un esprit aussi recueilli, en présence de Dieu, que s'il n'eût rien fait du tout. Et me dit une grâce particulière qu'il avait reçue dans une octave de la Madeleine, venant ainsi de sortir de cet emploi, qui fut que, durant l'Évangile de la Messe, ces paroles, « une seule chose est nécessaire », lui furent mises dans l'esprit, avec tant de lumières et d'intelligence extraordinaire, que l'état lui en demeura bien longtemps. Je pourrais encore alléguer plusieurs choses, pour confirmer la vérité de son occupation continuelle en Dieu, et de Dieu en lui. Mais j'estime que ce peu suffit, et qu'on peut, par là, assurément juger qu'il avait raison de dire qu'il ne fallait point de temps (particulier d'oraison à la nature?) qui y doit toujours être, devant se tenir aussi en vue de son Seigneur, en agissant pour lui, qu'en se reposant devant lui. Ce n'est pas qu'il ne prît tout le temps qu'il pouvait, sans omettre rien de ce que la charité l'obligeait, pour vaquer particulièrement à ce saint exercice, mais il voulait, par là, me faire entendre à quoi l'on devait aspirer, et où étaient arrivées les âmes les plus parfaites.

Pour expliquer sa manière d'oraison et entretien avec Dieu, je le laisse aux personnes qui en ont eu la connaissance entière. N'étant pas à une chétive créature,

comme moi, d'entrer dans ce sanctuaire, seulement dirai-je, en passant, que j'ai remarqué que la présence qu'il portait de la Majesté de ce Souverain Seigneur était toujours en liaison avec *Jésus-Christ*, et en gémissements amoureux, pour obtenir l'effet de vie éternelle qui nous est donnée par le Saint-Esprit. Car, comme il remarquait admirablement bien, il y a plusieurs personnes qui se trompent, pensant être fort avancées pour être occupées des perfections de Dieu. « Cela est bon, disait-il, mais ce n'est pas là le principal, car cette vue ne fait que tenir la créature en respect devant son Créateur. Il faut ensuite connaître ses volontés, et c'est ce qui nous est donné par Jésus-Christ, qui est la parole du Père, qui nous donne son Fils, pour nous enseigner ce qu'il a appris dans son sein, et pour montrer le chemin pour aller à lui, qui est la vie éternelle. Et, comme il ne suffit pas encore de connaître ce qu'il faut faire, si l'on n'en vient à l'effet, et que de nous-même nous ne pouvons rien faire, c'est pourquoi l'on doit sans cesse gémir, pour obtenir la plénitude du divin Esprit, qui rend témoignage à notre cœur que nous sommes enfants de Dieu notre Père, et qui nous y conduise par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. » Dans les opérations intérieures duquel il entrait, par lumière particulière. Lesquelles le faisaient gémir et agir dans la vigueur et énergie des enfants de la grâce, et dire, mais plutôt ressentir, qu'en entrant et nous liant à l'intérieur de Jésus-Christ, nous y trouvons les gémissements inénarrables et les transports et intérêts d'enfants véritables, que nous ne pouvons avoir qu'avec le véritable fils, qui nous a adoptés siens, si tant est que nous demeurions en lui. C'est là la réalité de la foi chrétienne, et la vie dont parle tant l'Apôtre S. Jean.

L'oraison donc de cet homme tout céleste, duquel je parle, était proprement une oraison de vie et une vie

toute d'oraison, pour ce que c'était une oraison qui avait sa vie et son opération conjointe qui est, à la bien prendre, l'état réel. Aussi disait-il que les pensées et l'oraison, sans cet accompagnement de fidélité, n'est que fumée. C'est pourquoi il faisait fort peu d'état des lumières et sentiments, s'ils n'étaient accompagnés d'effets, ne s'attachant et arrêtant qu'à la vérité de la foi pure, qui le mettait en un état si dénué, qu'il ne se souciait non plus de la consolation que de la sécheresse, dont il a (pâti ?), quelques fois des états fort pénibles, mais avec une fidélité et un courage de grâce non pareil. J'ai su spécialement qu'il porta, il y a quelques années, durant, pour le moins, un mois, un état de sécheresse extrême, sans goût ni vue, ni satisfaction, mais un abattement d'esprit et de corps très grand, sans néanmoins, pour tout cela, relâcher rien de ses exercices ordinaires. Et comme il sentait cet état d'abattement, étant seul, il criait tout haut, malgré ces choses : « Je suis à vous, mon Dieu, et j'y serai à jamais, sans réserve. Vous m'avez créé et je vous aimerai toujours. » Parfois il l'écrivait de son doigt à Terre, et sur son cœur, et disait : « Je suis content, adorant et me soumettant à la volonté de Dieu. Je ne veux rien plus, et ne travaillerai, ni pour la consolation, ni pour la sécheresse. Je bénis mon Dieu en tout temps. Et bien que je sois ainsi, s'il s'offre occasion de parler pour affaire, ou consoler les autres, Notre-Seigneur me donne en abondance. Après cela, je demeure comme auparavant. »

Mais d'autant plus qu'il se dépouillait ainsi de toute propriété aux choses de Dieu, son amour libéral, qui ne peut se laisser surmonter, le pénétrait vivement de ses puissants attraits, et l'éclairait de ses divines lumières, et l'embrasait de ses feux sacrés. De quoi j'ai reçu de certains témoignages de sa bouche, ou par sa main. J'ai

vu, dans une lettre qu'il écrivait à une personne il y a neuf ou dix ans, qu'il lui mandait ne lui pouvoir céler qu'il sentait un feu, en son cœur, qui le brûlait, et consommait sans cesse. Et parlant, à une autre, de grande confiance, il n'y a pas si longtemps, il lui dit : « Je ne m'étonne pas de quoi il y a tant de personnes qui ne sont pas dans le corps de l'Église, car les miséricordes de Dieu vers notre petitesse ne se peuvent comprendre, et c'est ce qui fait dire que l'amour de la Croix est une folie devant les hommes. J'en sens, dit-il, des effets en moi, tels qu'ils me font sortir hors de moi-même, et si prodigieux que je ne le puis exprimer. J'avoue que je voudrais que tout mon cœur et tout moi-même fussent convertis en langues, pour publier et annoncer ces merveilles. Tout ce que je puis, c'est de me connaître très petit. » En disant ceci, il était tout hors de soi, tant la plénitude de Dieu était grande en lui. Pour moi je puis rendre ce fidèle témoignage à la gloire de Notre unique Maître que je l'ai vu, très souvent, si transporté en ce Dieu de miséricorde et d'amour, qu'il ne savait où il était, ce qui le portait à me dire : « Il faut avouer que nous avons un Dieu de bonté infinie, et qui se fait bien sentir d'une admirable façon! » D'autres fois, tout embrasé d'amour, il me témoignait qu'il eût bien voulu se jeter dans un feu, pour témoigner à son Dieu qu'il l'aimait, espérant, disait-il, qu'il fortifierait sa faiblesse pour en souffrir l'ardeur, qui eût été, sans doute, un rafraîchissement à celle des flammes sacrées qui consumaient son cœur (1).

(1) Plusieurs de ces expressions et des traits qui précèdent nous rappellent invinciblement *L'Imitation*, *La Montée du Carmel*, mais aussi... *Polyeucte*.

Corneille songeait-il à Renty, en composant son chef-d'œuvre?

M. l'abbé Calvet attire mon attention sur ce sujet. Il m'écrit : « Je suis très frappé, depuis longtemps, de l'importance de Renty. J'ai été amené à regarder, autour de lui, de Bernières, en étudiant la

La grandeur des opérations saintes qui se passaient en son âme lui faisait connaître qu'il fallait beaucoup de force pour *porter Dieu*. Il en était, quelques fois, dans une sainte langueur qui lui ôtait presque la parole et le faisait adorer, en silence, celui qui occupait ainsi son esprit et son cœur. Une fois entr'autres, il me confessa qu'il se sentait alors si pénétré du divin amour, qu'il en était plein comme un tonneau où l'on met du vin nouveau qui répand de sa plénitude par-dessus.

Il reçut, un jour, une vue de la présence de Dieu en tout lui-même, tant en dedans qu'au dehors, qui fut si extraordinaire, qu'il me dit n'avoir jamais rien reçu de pareil, qui fut, selon qu'il me fit entendre, un très fort ravissement hors de soi, me disant que ses sens se perdirent et qu'il ne sut ce que le corps devint.

Étant, un jour, devant le grand autel des Jésuites et

genèse de *Polyeucte*. L'atmosphère qui a expliqué et réalisé, pour Corneille, les Actes du martyr Polyeucte, a été créée, non par Port-Royal, mais par l'effervescence religieuse provoquée, *en Normandie*, autour de Renty et de Bernières. Vous voyez le retentissement de ces choses, même dans la littérature pure. »

Et, en effet, Corneille écrit *Polyeucte*, le dédie à Anne d'Autriche en 1640, le fait jouer en 1643.

Au moment où il le prépare, où il l'écrit, il n'est bruit que de la sainte folie de ce jeune et brillant officier qui vient de donner sa démission, d'abandonner la cour où le roi « le caresse », pour se livrer, en Normandie (la patrie de Corneille), avec son ami et collaborateur M. de Bernières, à l'oraison, à la pénitence, à la charité, à l'apostolat. L'Hôtel de Rambouillet, qui sera si sévère pour Polyeucte, ne l'est pas moins pour Renty : « Les uns en riaient, d'autres le traitaient de fou. »

Corneille, profondément chrétien, ayant reçu, des mêmes maîtres, la même éducation que Renty, lecteur assidu, comme lui, de *L'Imitation*, était fait pour comprendre l'héroïsme, « le sublime » de cette vie.

Il n'est pas téméraire de penser qu'il dut aux exemples de son saint compatriote ce chef-d'œuvre, au-dessus duquel Voltaire lui-même ne mettait rien... Voilà, en tout cas, un beau sujet de thèse pour un jeune historien !

en considérant la contretable et l'architecture, à laquelle il s'entendait fort, Notre-Seigneur lui fit entendre qu'il devait détourner sa vue de ces ouvrages, pour voir plus parfaitement l'ouvrier, laissant les choses visibles pour les invisibles, et les créatures pour le Créateur. Cette grâce fut si grande que, depuis, contre sa coutume ordinaire, il ne s'arrêta plus à regarder aucun autel.

Les lumières et grâces particulières que Notre-Seigneur lui communiquait assez fréquemment étaient de telle efficace qu'elles portaient les effets en lui, par un renouvellement continuel de la grâce qu'il avait reçue et des paroles qui lui avaient été dictées, par l'esprit de Dieu, durant plusieurs semaines, jusques à ce qu'autre chose lui fût, de nouveau, donnée.

Il avait de très hautes connaissances sur le mystère de l'adorable *Trinité*. Mystère duquel il parlait, s'il faut ainsi dire, divinement bien. Il voyait ces trois divines personnes, toutes dans l'Unité d'amour; que Dieu père, Fils et St-Esprit, n'est que charité : « *Deus Charitas est.* » « Le Père aime infiniment son expression, sa parole qui est un avec lui-même. Cette vie de lui-même, et pareille à lui-même, aime infiniment son origine, et, de ces deux amoureux regards, réussit cet Esprit commun, qui consomme en unité d'amour, et qui met le terme à l'amour, en la charité parfaite », etc. Je mets ceci, mot pour mot, après lui, car je n'aurais garde de vouloir expliquer, dans ma grossièreté, une chose si relevée.

Ce que j'ai remarqué encore avoir fait plus d'impression en lui, de tant de lumières que la bonté divine lui communiquait largement, est le mot de *vie éternelle*. Sur quoi, un matin, adorant Dieu à son ordinaire, soudain à son (accueil?) il lui fut mis dans l'esprit, tout en un instant, ces paroles : « Qu'est-ce que la vie éternelle? c'est connaître un seul vrai Dieu et celui qu'il a envoyé,

Jésus-Christ. Connaître un seul vrai Dieu, lui fût-il montré, c'est connaître un Dieu Père, Fils et St-Esprit, par Jésus-Christ, qui nous en donne la connaissance et qui nous la mérite. *Deus charitas est*, dit S. Jean ailleurs. Il entend, par là, un Dieu Père, Fils et St-Esprit, et, par ce mot, exprimer la vie éternelle de Dieu, en la charité, qui est entre les trois divines personnes. Vivre ici-bas, c'est connaître, aimer, jouir et opérer, selon cela, parmi les choses de ce siècle, où on les contemple, on les aime, on s'y entend, on s'y perd. »

Vie éternelle en Dieu, c'est la connaissance de lui-même, en son verbe, l'amour mutuel de ces deux divines personnes qui produit un esprit tout d'amour qui en est une troisième (qui consomme la Trinité?) de charité en Dieu, d'où vient qu'il n'y a qu'un pouvoir et un vouloir, etc., dans les trois divines personnes, l'amour consommant tout en unité.

Cette vie éternelle est (communiquée?) pleinement en Jésus-Christ, d'où résulte que (notre?) vie éternelle, c'est être en Jésus-Christ, dans la participation de la grâce qu'il nous a méritée par sa mort et nous donne adoption en la vie éternelle, n'y ayant rien en Dieu qui ne soit éternel.

Communiant, ensuite de cette susdite grâce, dont je n'ai dit que peu de chose auprès de ce qui est, il en reçut une autre, qui fut le jour de Sainte Agathe, de cette année (présente?), mais si grande et singulière qu'il me dit, nous faisant l'honneur de nous visiter, ce même jour, que jamais en sa vie il n'avait communié comme cette fois-là, ayant reçu encore de nouvelles lumières sur ces paroles de « vie éternelle » qui nous est communiquée en la Sainte Communion, pour annoncer le sacrifice de charité de nos cœurs, et de patience de nos corps, recevant Jésus-Christ plein de charité, et nous remémo-

rant son sacrifice sanglant jusques à ce qu'il vienne, etc. Il n'y a que l'Esprit-Saint, qui l'animait extraordinairement pour lors, qui puisse faire connaître avec quelle efficace il me parla cette fois, et combien la plénitude de Dieu qu'il avait reçue, par cette grâce, était au-dessus de tout ce que l'esprit humain peut concevoir.

Je serais par trop longue si je voulais particulariser toutes les opérations de grâces notables que j'ai su qu'il a reçues. Je me contenterai de dire en (résumant?) que, comme Notre-Seigneur avait trouvé en lui un homme selon son cœur, qui totalement anéanti et mort à soi-même, et ayant toutes les dispositions requises aux opérations de sa grâce, qu'il lui a communiqué tant de lumières, particulièrement un an avant sa bienheureuse fin, qu'il fut contraint, un peu avant le Carême, et encore depuis, de m'avouer qu'il en recevait avec surabondance. Et, m'en écrivant un jour quelque chose, il finit en me disant : « J'aurais tant de choses à vous dire sur ce sujet, que la parole et la main me défaudraient. »

Je terminerai ce sujet par la dernière grâce qu'il me déclara, en sa dernière visite. Laquelle il avait reçue le Samedi-Saint précédent, qui fut, qu'assistant aux Cérémonies de la bénédiction des fonts, ou personne de qualité ne se trouva, chantant avec les prêtres la préface, Dieu lui ouvrit, en un instant, l'esprit où il répandit tant de lumières sur toutes ces saintes paroles, dont l'Église se sert en cette Cérémonie, qu'il comprit en un moment ce que tous les hommes les plus savants ne pourraient pas découvrir en des siècles entiers. Ce qui m'est resté de ce qu'il m'en put dire, est qu'il référait ces paroles : « *Sit fons vivus, aqua regenerans, unda purificans* », à la Sainte Trinité, regardant le Père éternel comme la vive source, duquel nous procédons, Jésus-Christ comme l'eau salutaire, en laquelle et par laquelle

nous avons été régénérés au Baptême, et le Saint-Esprit comme l'onde vivifiante de cette eau qui nous purifie, encore davantage nous sanctifie et vivifie, par ses divines opérations, en nos âmes, adoptées filles de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. En suite venant à ces paroles : « *Descendat in hanc plenitutinem fontis, Virtus Spiritus S^ti* », ce divin Esprit vint fondre en cette âme sainte avec tant de plénitude de lumière et de grâce, que c'est chose plutôt à admirer qu'à être déclarée. Il me dit qu'alors une fenêtre du Ciel lui fut ouverte, et qu'il avait toujours, depuis cela, ces paroles susdites en l'esprit, par effet de grâce qui lui faisait sans cesse demander à Dieu, et à Notre-Seigneur, qu'ils vinssent en lui, en l'entière plénitude de leur Esprit.

De dire les effets merveilleux que les communications ineffables, dont nous venons de marquer quelque chose, portaient en lui et au prochain, cela demanderait un volume entier. Encore faudrait-il confesser, à la fin, qu'on en laisse beaucoup, pour ne pouvoir tout dire. C'est pourquoi, laissant la profondeur de cet abîme, je dirai seulement, en passant, que, par ce don de contemplation sublime et de continuelle présence de Dieu, son esprit était éclairé de lumières surnaturelles, son cœur plein de zèle, ses paroles efficaces, ses conseils solides et toutes ses actions faites d'une façon et par des motifs tous divins. Cette lumière surnaturelle lui faisait voir très clair dans les secrets les plus obscurs de la Théologie mystique, et lui donnait intelligence de tous les états et les voies par lesquelles Dieu conduit les âmes à la plus haute perfection. Ce qui était obscur à des personnes, je dis même fort spirituelles, lui était très intelligible, et m'a avoué que, par la miséricorde de Notre-Seigneur, on ne lui pouvait parler de rien d'extraordinaire qu'il n'entendît et comprît clairement. A quoi ses propres expériences lui servaient plus que tout.

Par cette même lumière, il avait une merveilleuse connaissance de l'intérieur des personnes à qui il parlait, et il ne lui fallait avoir conversé une personne qu'une fois pour la beaucoup connaître. Il m'a dit quelques fois, à moi-même, mes dispositions, d'une façon qui me faisait assez juger qu'il fallait nécessairement que ce fût Dieu qui le lui fît voir par sa lumière. Et, comme, une fois particulièrement, je lui demandai comment il pouvait savoir ce qu'il me disait, vu que je ne lui en avais rien du tout témoigné : « Pensez-vous, me répondit-il, que, pour ne se point parler, on ne sache pas les choses? Notre-Seigneur les fait connaître comme il lui plaît. » De quoi je reçus encore un témoignage certain, de sa propre bouche, me disant, il n'y a pas longtemps, qu'il voyait aussi clairement l'état, la grâce et les besoins des personnes, entendant parler particulièrement de celles auxquelles Dieu le liait, comme s'il eût vu tout cela dans un livre ouvert. Pour ces personnes-là il recevait beaucoup, mais pour les autres, où sa divine providence ne l'attachait point par quelque motif spécial de la gloire de Notre-Seigneur, il demeurait à sec, n'ayant rien à leur dire. Je dirai seulement un mot, sur ce sujet, de feue Madame de la Chastre, qui étant, comme on sait, tout à fait engagée dans la vie et la vanité du siècle, fut convertie si parfaitement à Notre-Seigneur, par le moyen de son fidèle serviteur, qu'il lui avait donné, pour l'aider à marcher dans les voies de Croix épouvantables, par lesquelles elle a été conduite, qu'enfin elle arriva, quelques années avant sa mort, en un état de perfection qui ne serait pas croyable, si l'on ne savait combien Dieu est bon envers ceux qui l'aiment et se donnent tout à lui. Et, comme elle avait fait une donation totale d'elle-même, ce divin Seigneur, aussi, s'est communiqué à elle, par des grâces fort particulières qu'elles a reçues de son

infinie bonté. De quoi l'on peut dire, qu'après Dieu, elle en doit l'entière reconnaissance à Monsieur de Renty, dont sa providence s'est servie pour la soutenir dans ses peines, dont je sais, par un écrit qui vient d'elle, qu'elle était soulagée, quand il avait beaucoup souffert et gémi devant Dieu pour elle, qui eût, selon le sentiment d'une âme, succombé sous le faix de tant de travaux, si la miséricorde infinie ne l'eût soutenue par la part qui lui était donnée en la grâce de cette sainte victime, chargée du fardeau que la charité lui imposait.

L'état d'enfant de grâce, où il était sans cesse, pour se laisser conduire en grande docilité à l'esprit du Seigneur, et n'agir que par son impulsion divine, le rendait si intelligent sur tout ce qu'on lui proposait, si net et solide en ses avis, et efficace en ce qu'il disait, qu'il fallait avouer, en ressentant les effets extraordinaires qu'il produisait en l'âme, que ce n'était point lui qui parlait, mais que c'était Dieu qui opérait en lui, et par lui. De quoi je pourrais rendre plusieurs assurés témoignages s'il était nécessaire et que les personnes qui ont eu part à sa grâce ne fussent point encore vivantes.

6. *L'amour du prochain.*

Son zèle pour le salut du prochain n'est pas moins considérable. J'ai remarqué, en ses entretiens, qu'en parlant de sa pente vers son sacrifice, pour l'accomplissement du Royaume de Dieu en lui, il ajoutait, presque toujours : « et le salut des frères », trouvant qu'il fallait beaucoup se laisser soi-même, se donner et abandonner à Dieu, pour souffrir, agir et mourir pour les âmes qui lui sont chères. Il préférait la charité qu'on doit au prochain, selon les occasions qui se présentent de le servir, à tous ses intérêts, selon Dieu. Ce qui le faisait facilement

quitter son repos et le temps de son oraison particulière, pour suivre en cela la volonté divine, que les événements lui marquaient, et avait grand désir de se mettre en pièces, s'il eût pu, pour aider les âmes, et grande douleur qu'il y eût si peu de bons ouvriers pour cet effet. Ce qu'il me témoigna, dans une lettre qu'il m'écrivit l'année passée, lorsqu'il faisait la mission à Citry, me mandant les bénédictions abondantes que Dieu y versait, il me dit ensuite : « Je m'y unis, avec vous, au zèle de sa lumière et de sa connaissance, pour tant de pauvres âmes qui sont dans les ténèbres, faute que l'on ne leur prête la main. On laisse venir la gangrène presque de tous côtés ; c'est pourquoi prions le Seigneur de la mission, selon son ordre, qu'il daigne répandre et envoyer beaucoup de bons ouvriers, saints, éclairés, désintéressés de ce siècle, pour corriger les peuples, et faire connaître Dieu et Jésus-Christ. Je voudrais me démembrer, par tout le monde, pour cela. »

Ce zèle était si véritable en lui, qui le rendait infatigable, faisant des choses qui allaient beaucoup au delà de ses forces naturelles et de la prudence humaine, lesquelles même il eût estimées téméraires, s'il n'y eût vu clairement la volonté divine. Et comme il agissait ainsi par ordre de cette volonté adorable, il se trouvait en assurance parmi les plus grands périls. Il me disait, qu'allant tout seul à des heures fort indues, il était plus assuré que s'il eût eu les gardes du Roi à ses côtés. Et que lorsqu'il s'agissait de faire quelque chose pour la gloire de Dieu et le bien de ses frères, ce divin Seigneur lui donnait des forces surnaturelles, passant des jours sans manger et sans sentir en avoir besoin.

Cette charité du prochain, puisée dans la source de celle de Dieu, lui donnait une adresse non pareille pour en couvrir les défauts, interprétant tout à son avantage,

respectant un chacun, parlant et avec estime de tous, disant que la charité était une chose bien délicate. Ce qui le portait à être si circonspect sur ce sujet, que j'en ai été beaucoup édifiée en plusieurs rencontres, où tout autre moins saint et charitable que lui n'aurait pas été dans la réserve où je l'ai toujours remarqué, et aurait cru avoir juste droit de faire voir la vérité des choses, qu'il tenait cachées, par la mort de ses intérêts, pour ne pas découvrir ce qui eût pu rendre quelqu'un coupable. Ce qu'il a fait même, autant qu'il a pu, selon Dieu, vers les personnes de qui la persécution a servi à enrichir sa couronne, ayant pour elles un cœur sans amertume aucune, mais plutôt rempli d'une véritable dilection, qui lui faisait souhaiter les pouvoir servir, et converser avec eux, comme avec ses meilleurs amis, en esprit de douceur, affabilité, cordialité et tranquillité singulière. Je laisse à dire, sur cette matière ainsi que sur tout le reste, les choses qu'on sait autant et mieux que moi, de même que quantité de témoignages que Notre-Seigneur a donnés, à plusieurs saintes âmes, de la grandeur, de la grâce, et de la perfection éminente où il était élevé, et dirai seulement, en finissant ces petites remarques, de ce que j'ai particulièrement observé et connu par lui-même, que j'ai eu peine à écrire ce que dessus, ainsi que j'en ai toujours, en quelque façon, de parler d'une personne si rare et éminente en grâce, ou pour mieux dire en gloire, estimant que sa sainteté est comme profanée dans ma bouche, et ravalée au peu que ma main en saurait exprimer. J'espère, au moins, qu'il recevra ma bonne volonté, pour l'effet, et le conjure, par toutes les miséricordes qu'il a reçues en la Terre, qu'il m'obtienne de Dieu celle de pouvoir voir, un jour, dans le Ciel, avec lui, la beauté de ses ouvrages.

AMEN.

Charles de CONDREN

Lettres sur la dévotion à la sainte Vierge

La maternité de grâce (1)

Je supplie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vivre purement en vous, et la très sainte Vierge, sa Mère, d'être en votre âme Mère de Jésus, en n'y souffrant point d'autre vie, ni d'autre génération que celle de Jésus.

Je vous écris en un temps qui est dédié à cette auguste Vierge, et voué à son Assomption, par laquelle elle est entrée dans l'état parfait et consommé en Dieu de sa divine maternité, et dans la plénitude de puissance qu'elle doit avoir dorénavant sur la nature humaine, pour y anéantir l'homme et y faire naître et vivre Dieu. C'est là l'action principale de la sainte Mère de Dieu sur nous, et celle que nous devons surtout désirer qu'elle exerce sur nous, ou, pour mieux dire encore, c'est l'unique dont nous devons lui demander les effets. Car Marie est si sainte, en sa qualité de Mère de Dieu, qu'elle ne peut engendrer que le Fils de Dieu en nous ; qu'elle ne peut être

(1) Lettre XXII.

mère que de ce qui est né de Dieu en nous; qu'elle ne peut s'appliquer à l'homme, en cette propriété de Mère de Dieu, sans le consommer pour faire vivre Dieu en lui, au lieu de lui; qu'elle ne peut rien nourrir ni élever en l'homme que Jésus-Christ ressuscité, et vivant dans la pureté et la sainteté de sa nouvelle vie. Elle pourrait bien, comme Sainte, s'appliquer à vous plus bassement; mais, comme Mère de Dieu, elle ne peut regarder l'homme que comme une matière qu'elle doit consommer dans la génération du Fils de Dieu, et dans laquelle elle ne doit rien souffrir que Jésus vivant en sa sainteté parfaite.

Vous devez honorer un mois entier la sainte Mère de Dieu, en cette qualité incommunicable, invoquant sur vous sa puissance, pour l'anéantissement de l'homme et l'établissement de la vie de Dieu en vous. Ce doit être toute votre vie une de vos dévotions chéries envers la Vierge, que de vous appliquer à cet esprit de pureté, qui ne peut souffrir que rien vive que Dieu seul; et vous devez singulièrement honorer en elle sa puissance maternelle et sa fécondité divine, qui regarde si purement Jésus dans la perfection de son état divin, dans lequel il est parfaitement engendré Fils de Dieu qu'elle ne peut s'appliquer à rien sans le consommer aussitôt en Jésus-Christ divinement vivant. Qu'elle est admirable! Si j'étais quelque chose, je me laisserais, et vous aussi, à ce saint zèle de la Mère de Dieu et à cet esprit consommant [...].

L'union de Marie et de saint Jean modèle de la nôtre (1)

[...] J'espère que le Fils de Dieu, qui a donné saint Jean à sa Mère, et qui les a liés l'un à l'autre par la plus

(1) Lettre XXIII.

sainte grâce qui ait été en l'Église des fidèles, vous délivrera de toute crainte, et vous rendra le cœur des Vôtres, s'ils sont un peu éloignés de vous. Aimez-les comme la sainte Vierge a aimé saint Jean. Regardez Jésus-Christ en eux; car la Vierge reçut saint Jean en la place de Jésus-Christ, qui lui avait dit : Voilà votre Fils, et non pas un autre fils. Et comme saint Jean s'oublia lui-même pour prendre la place de Jésus-Christ envers la sainte Vierge, et la servit en son amour, en continuant envers elle les devoirs de son Fils, la Vierge le reçut aussi comme son fils même, qui se survivait ainsi à lui-même en saint Jean, pour conserver en lui, envers sa Mère, ses affections et ses devoirs que la mort ne devait pas éteindre en cette vie. Il fallait qu'il restât sur la terre quelque chose d'un amour si saint et d'une liaison si divine; et ce fut saint Jean qui fut substitué à Jésus-Christ pour les conserver : c'est pourquoi il faut que dans ses dispositions intérieures il ne soit plus lui-même, mais qu'il soit un autre Jésus-Christ envers la Vierge, duquel il continue la filiation par une grâce singulière qui l'unit à lui, lui-même l'ayant choisi pour le donner à sa Mère. Il avait d'autres membres pour servir son Église.

Il me semble que Dieu veut vous faire aussi la grâce de considérer les Vôtres comme membres de Jésus-Christ; car ils sont associés à saint Jean, son bien-aimé disciple, pour conserver, en assistant votre Ordre, non seulement la mémoire d'une chose si sainte, mais encore la grâce et l'esprit dans toute la communication qu'il plaira à Dieu d'en faire. Il me semble encore que Dieu leur fera aussi la grâce de s'oublier eux-mêmes pour se ressouvenir de la part qu'ils doivent avoir, par leur vocation, à la filiation de Jésus-Christ avec le bien-aimé saint Jean, pour servir, comme lui et dans son esprit, la sainte Vierge et votre Ordre, en sa considération.

Je ne doute pas non plus que l'Église ne veuille conserver avec un très grave soin le monument le plus spécial de l'adoption des chrétiens par la Mère de Dieu, et l'image la plus vive qui lui reste de l'union de saint Jean avec la Vierge, et, en lui, de tous les membres de Jésus-Christ à la bénie Mère. Car entre tous les ordres que le Saint-Esprit a suscités pour conserver ses grâces sur la terre, je ne vois que le Vôtre qui soit expressément pour celle-là.

N. B. Je suis si pressé, et même si accablé d'occupations aujourd'hui, que je ne puis ni conclure ni continuer. Ayez bonne espérance. Mettez bas toute crainte. Cherchez dans l'amour de Jésus-Christ, de sa Mère et de saint Jean le remède à vos peines, et portez les Vôtres à y recourir.

Je suis de toute ma volonté, etc...

D'une vraie et solide dévotion à Marie (1)

Que la grâce de Jésus-Christ soit avec vous, pour vous faire entrer dans l'esprit de la fête de Marie.

Vous renoncerez à vous-même, et vous vous donnerez au Saint-Esprit pour sortir de vos dispositions propres et entrer dans celles de Dieu sur vous, à l'égard de cette fête.

Vous reconnaîtrez que, bien que vous ne soyez pas digne de la sainte Vierge, ni de penser à elle, sa dignité pourtant est si grande, et l'état auquel il l'a appelée si relevé, que toutes les créatures, jusqu'à l'enfer même, sont obligées de la révérer.

Vous vous disposerez donc, par obéissance à l'obligation que Dieu a imposée à tout l'univers, et par respect

(1) Lettre XXIV.

pour l'état de la Vierge, qui exige ce devoir de toute créature, à célébrer cette solennité avec toute l'Église de Dieu sur la terre : et vous vous porterez avec toute l'Église triomphante, qui la célèbre bien plus saintement et plus glorieusement que vous, et avec toutes les bonnes âmes qui sont au monde, à honorer la Vierge de toutes vos forces, mais principalement avec les saints qui ont reçu de Dieu une obligation spéciale de la révérer : comme saint Jean l'Évangéliste, que Jésus-Christ lui laissa pour fils à sa place sur la terre, et qui par grâce le fit être tel; saint Gabriel, que Dieu lui donna pour ange; saint Joseph, qui lui fut donné pour époux, et saint Jean-Baptiste, qui l'a reconnue le premier de tous les hommes, déclarée bénie comme mère de Dieu.

Vous vous donnerez particulièrement à ces saints, pour célébrer cette fête avec eux et en eux; c'est-à-dire dans leurs dispositions de piété, d'amour et de soumission envers la sainte Vierge.

Vous aurez soin de faire trois choses : La première, d'adorer la très sainte Trinité comme principe, source et origine de la Vierge, qui la produit sans cesse et la fait vivre comme il lui plaît et là où il lui plaît pour sa gloire soit sur la terre, soit au ciel, et toujours d'une manière digne de la divinité, digne de ce que la divinité lui est et de ce qu'elle est à la divinité. Vous l'adorerez comme le centre dans lequel elle a vécu pendant son séjour parmi nous, beaucoup plus qu'elle n'a vécu sur la terre, et dans lequel elle est maintenant toute retirée; car Dieu a toujours été son élément, dans lequel toute sa vie s'est passée; ce qui serait trop long à expliquer ici. Vous l'adorerez enfin comme sa fin, sa plénitude et sa perfection; comme son objet et son occupation, son terme, son retour et sa consommation; car c'est l'adorable Trinité que cette Vierge a toujours regardée et adorée; c'est vers elle

qu'elle s'est toujours portée; c'est pour elle seule qu'elle doit consentir à être et à vivre, et dans elle seule qu'elle devait se perdre entièrement et à jamais, pour que Dieu fût toutes choses en elles, selon le langage de l'Apôtre. Vous adorerez Dieu dans ces trois rapports, de principe, de centre et de fin, qu'il a à l'égard de la Vierge, et vous le ferez en union avec la Vierge même. Vous vous donnerez à elle pour le faire de sa part, sous sa conduite et par sa puissance. Vous lui appartenez non seulement comme sa servante, par la rédemption qui vous a acquise à elle; mais encore comme membre d'un même corps par la justification, membre dans lequel elle doit vivre dans tous ses devoirs d'amour et de respect envers Dieu. Et vous devez vous souvenir que cette qualité vous oblige à entrer dans les obligations de la Vierge, comme elle donne droit à la Vierge d'user de vous pour s'en acquitter.

La seconde, d'honorer la sainte Vierge selon tout ce qu'elle est, depuis l'instant de sa Conception jusqu'au terme complet de sa perfection dans l'éternité, après la résurrection et la consommation de tous les saints en Dieu, comprenant même son état divin qui ne finira jamais. Car nous faisons fête de tout ce qu'elle a été en elle-même, en Jésus-Christ, dans les saints au ciel et dans les âmes sur la terre; nous l'honorons et en elle-même et en tous ses rapports, dans tout ce qu'elle a fait et souffert, dans tout ce qui s'est passé en elle, dans toutes les opérations qu'elle a encore à faire dans l'Église de Dieu, dans toutes ses vertus et qualités, dans toutes ses grandeurs, dans tous ses abaissements, mais particulièrement dans ses titres éminents d'Épouse de Dieu dans la personne du Père; de Mère de Dieu, dans la personne du Fils; de source et de plénitude de Dieu, dans la personne du Saint-Esprit, le terme propre nous manquant pour

exprimer ce qu'elle est à l'égard de cette divine Personne, mais la foi nous faisant un devoir de révérer ce qu'elle lui est, quand même nous ne puissions pas l'exprimer. Vous vous donnerez aux trois Personnes divines, pour fêter en elles et par elles ces trois grandes qualités.

La troisième, de prier pour les intentions de la sainte Vierge, pour son accomplissement, sa plénitude dans l'Église, pour qu'elle soit connue et honorée; et vous vous donnerez à elle pour y travailler de tout votre pouvoir. Dans les peines et les tentations qui pourront vous survenir, vous vous donnerez à elle pour adhérer à Dieu en elle et par son Esprit, et afin d'être séparée de vous et de vos tentations. Elle vous sera un temple et un oratoire, dans lequel vous adorerez Dieu pendant les jours de cette solennité. Donnez-moi part à vos prières.

Je suis, etc...

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

L'Association de Saint-Labre

L'association parisienne, qui célébrait cette année son cinquantenaire, n'a pas fait beaucoup de bruit dans le monde pendant ce demi-siècle d'existence; ce qui vaut mieux, elle a fait d'excellente besogne et elle a exercé autour d'elle une influence qu'on ne soupçonne guère et qui n'en est pas moins profonde. Si elle a éveillé de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses (on en compte plus de trois cents depuis sa fondation), elle a fait naître et vivifié beaucoup de nobles foyers chrétiens, assuré la persévérance de beaucoup de jeunes gens, fourni aux œuvres beaucoup d'apôtres actifs et décidés. C'est d'elle qu'est né, en 1887, le célèbre *Syndicat des employés du commerce et de l'industrie* (qui groupe aujourd'hui plus de treize mille adhérents), et ce n'est pas un des fruits dont elle peut être le moins fière. Ajoutons qu'elle a payé largement, hélas! son tribut à la Grande Guerre : sur six cents partants, deux cent cinquante sont tombés, dont trente-trois séminaristes.

L'histoire de l'association est clairement exposée dans une brochure que vient de publier un ancien secrétaire du Conseil de Saint-Labre sous le titre : *Cinquante années d'apostolat dans la jeunesse parisienne* (*1882-1932*). Pour en comprendre les origines, il faut remonter quarante ans plus haut que sa naissance, à la fondation des patronages.

On sait que dès 1843, à la requête du Vicomte Armand de Melun, le frère Philippe, Supérieur général de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, ouvrait, dans l'école primaire de Sainte-Marguerite, une œuvre de jeunesse destinée à prolonger pour les adolescents les effets de l'éducation religieuse qu'ils avaient reçue en classe; c'était le premier patronage. D'autres lui succédèrent bientôt : Saint-Augustin, 1847; Saint-Thomas-d'Aquin et Saint-Ambroise, 1852.

La guerre de 1870 et ses suites interrompirent un temps ces efforts, qui ne tardèrent pas à reprendre. En 1879, l'Institut des Frères groupait sous sa direction 23 patronages parisiens avec trois mille cinq cents jeunes gens. Plus tard, il devait compter soixante écoles doublées de soixante patronages. Facilitant l'assistance à la messe du dimanche (suivie d'une instruction) et entretenant la vie religieuse de leurs membres, maintenant un lien d'amitié entre les jeunes gens qui s'étaient connus à l'école et les aidant en leur carrière matérielle (notamment par le placement), les nouvelles œuvres arrivaient, sans nul doute, à des résultats précieux. Mais si on assurait chez tous l'observation des devoirs essentiels du chrétien et si à un certain nombre on ne pouvait demander davantage, il en était d'autres qui étaient faits pour monter plus haut. Il convenait de cultiver ces dispositions et de donner à ces jeunes gens une formation plus complète en vue de la piété à la fois et de l'action.

C'était la préoccupation qui hantait le vénéré Frère Exupérien, alors assistant du Supérieur général de l'Institut, et c'était le germe de l'idée que devait, avec tant de force, développer Pie XI dans son plan d'action catholique : la formation d'élites spécialisées en tous domaines (par conséquent dans le monde ouvrier), capables d'agir plus efficacement sur leurs milieux. Le Frère Exupérien écrivait dès 1877 : « Le but à atteindre dans les œuvres de jeunesse est non seulement l'accomplissement des pratiques obligatoires du christianisme, mais le règne de

l'esprit du christianisme. Sans lui les œuvres sont un corps sans âme. *Il faudrait former une congrégation avec l'élite.* »

Cette pensée ne devait plus le quitter. Pour l'accomplir il attendait patiemment « l'heure de Dieu ». Elle vint en 1882. Le 21 mai, après la réunion annuelle des œuvres au pensionnat de Passy, le Frère Exupérien se sentit pressé d'exposer ses décisions à l'abbé Chaumont, aumônier de la Maison Mère des Frères. « Il y a sûrement, lui dit-il, dans l'assistance qui vient de se réunir ici, des jeunes gens qu'une éducation religieuse plus poussée que celle des patronages transformerait aisément en apôtres : il faut les découvrir, les grouper, les former, en faire le noyau actif qui vivifiera nos œuvres. » Le prêtre qui le premier recevait ces confidences en était digne, et il était capable de les accueillir et de leur donner corps. On retrouve l'abbé Chaumont mêlé à la plupart des belles initiatives qui ont marqué la vie religieuse, en France, à la fin du siècle dernier. Sa cause de béatification vient d'être introduite en cour de Rome (celle du Frère Exupérien l'est depuis plusieurs années). Dès le 13 juin, 8 jeunes gens venus des patronages se réunissaient à la Maison Mère des Frères, rue Oudinot. Une semaine plus tard, treize autres s'y ajoutaient. De ce petit groupement devait naître l'association de Saint Benoît-Joseph Labre.

*
* *

Ces premières réunions, dirigées par l'abbé Chaumont, étaient consacrées surtout à l'élaboration d'un règlement. On y choisit aussi, point capital, le premier directeur de l'œuvre. Il fut, estima l'abbé Chaumont, désigné clairement par la Providence : en effet on avait trouvé dans un héritier spirituel de Mgr de Ségur, l'abbé Gabiller, l'homme tout destiné à cette tâche. Les fondateurs l'accueillirent avec enthousiasme. C'est enfin dans ces réunions, encore modestes, qu'on discuta le choix du patron

de l'association. L'un des jeunes hommes de vingt à trente ans qui composaient le groupe des nouveaux confrères (plusieurs avaient été les pénitents de Mgr de Ségur) proposa saint Benoît-Joseph Labre (ce confrère bien inspiré devait plus tard entrer dans les ordres). La canonisation de saint Labre avait précédé de quelques mois la fondation de la Société ; l'attention avait donc été attirée sur celui qui fut un modèle de prière, de pénitence, d'humilité, d'amour envers la divine Eucharistie et la Très Sainte Vierge. Les associés tombèrent d'accord que ce nouveau saint était un guide de choix pour leur action et un excellent exemple à opposer, selon leur dessein, à « l'esprit du monde ». Le but de l'œuvre est d'ailleurs exprimé fort nettement dans le préambule du règlement : « Avec la grâce de Dieu, les membres se proposent : 1°) de travailler énergiquement à leur propre perfection ; 2°) de se dévouer tout entiers à l'œuvre de jeunesse dont il font partie ; 3°) de se mettre sous la protection de saint Benoît-Joseph Labre. »

Les moyens d'atteindre cet idéal sont énumérés dans les 16 points du règlement : du lever au coucher, par les prières du matin et du soir, la méditation, la dizaine de chapelet, la visite au Saint-Sacrement, l'examen de conscience ; de semaine en semaine, par la direction spirituelle et la sainte communion ; de mois en mois et d'année en année, par les réunions du soir, les récollections et la retraite, le jeune homme peut pénétrer toute son existence d'une solide et vivifiante piété.

Les deux grandes dévotions de la Société ont pour objet l'Eucharistie et la Très Sainte Vierge. La première se manifeste par la fréquence et la ferveur des communions et par la visite quotidienne au Saint-Sacrement. En outre, chacune des œuvres qui composent l'association assure mensuellement une nuit d'adoration à Montmartre ; les membres y sont assidus autant qu'ils le peuvent ; ils assistent aux expositions et processions qui ont lieu dans les paroisses.

Deux réunions plénières sont fixées annuellement : à la fête de saint Labre et à la fin de l'année (celle-ci est marquée par un compte-rendu général de la situation et de l'activité de l'association). Les réunions particulières ont lieu chaque mois, — en autant de centres que le demande le nombre des associés (on se réunit soit à l'église ou dans une œuvre de persévérance). La Société compte aujourd'hui 16 sections.

Elle est régie par un Conseil (le nombre des membres varie selon le nombre des œuvres où se trouvent des associés) que préside un directeur ecclésiastique, nommé par l'archevêque de Paris et assisté de Frères que désigne le Supérieur général. Les conseillers présentés par la direction sont élus par leurs collègues à la majorité des voix.

L'Association se recrute avec soin. Les jeunes gens des œuvres de persévérance qui désirent en faire partie sont présentés par le directeur de leur œuvre ou par un conseiller; agréés, c'est-à-dire reçus au titre d'*aspirants*, ils peuvent assister aux réunions. L'aspirant, âgé d'au moins 15 ans et qui pendant six mois a donné la preuve de son esprit chrétien et de son assiduité, peut, sur sa demande, recevoir le titre d'*admissible*, qui lui est conféré par le directeur ecclésiastique et le Frère Directeur général des œuvres, sur renseignements fournis par le directeur ou le conseiller de l'œuvre particulière à laquelle il appartient; le document constatant son droit à ce titre lui est remis un jour de récollection ou de retraite. L'admissible, âgé d'au moins 16 ans, peut, après six nouveaux mois d'épreuve, postuler le rang d'*admis*. Saisi de cette demande, le Conseil se réserve un mois pour enquêter, puis délibérer à ce sujet. Si la décision est favorable, le nouvel admis prononce devant le Saint-Sacrement un acte de consécration, dont la formule, signée par lui et les directeurs, compose son titre d'admission définitif.

*
* *

On notera que la Société de Saint-Labre, loin d'enlever

les jeunes gens aux œuvres paroissiales, a pour but exprès de fournir à ces œuvres une élite capable de les aider puissamment dans leur apostolat. C'est pourquoi on n'a fixé qu'un petit nombre de réunions générales. Au surplus, les directeurs d'œuvres savent le profit qu'en retirent les jeunes apôtres et par suite les œuvres. Il ne font guère difficulté de laisser les associés les quitter temporairement pour une retraite ou une récollection, dont ils sortiront plus ardents. Les jeunes gens ont à choisir entre cinq retraites chaque année : à Pâques, à la Pentecôte, au 14 juillet, au 15 août et à la Toussaint. La possibilité de choisir entre ces dates empêche que tous les associés faisant partie d'une œuvre en soient absents à la fois. Si le jour de la récollection coïncide avec une fête paroissiale, ou peut la remettre au mois suivant.

Nous avons parlé de jeunes gens. Mais il faut observer que la qualité de membre de l'association ne se perd pas avec la jeunesse. On est de Saint-Labre pour la vie. Si l'œuvre suit ses associés avant et pendant le service militaire, si elle les prépare au mariage, elle ne les abandonne pas ensuite et, en particulier, elle tient chaque année, pour ses membres mariés, trois récollections et deux réunions familiales, l'une à Athis, l'autre à Paris. On vient en outre d'instituer trois réunions par an pour les femmes et les grandes filles des associés. Cette nouvelle fondation a donné les meilleurs résultats.

L'association fournit des membres aux « Jeunes Conférences de Saint-Vincent-de-Paul » et elle souhaite que tous ses associés fassent partie des conférences.

*
* *

Les Souverains Pontifes Léon XIII, Pie X et Pie XI ont témoigné leur faveur à la Société en lui accordant de précieuses indulgences plénières et partielles. Elle a été vivement encouragée par les divers archevêques de Paris qui se sont succédé depuis sa fondation : les cardinaux

Richard, Amette, Dubois, Verdier; ils aiment à nommer la précieuse fondation du Frère Exupérien : « l'œuvre des œuvres ». Elle a bien travaillé pendant cinquante ans, elle en rend grâces à Dieu qui a favorisé son action; elle ne vise qu'à faire chaque jour davantage et on ne doute pas que, animée par la voix d'un Pape dont elle a en quelque sorte prévenu les désirs et dont elle accomplit pour sa part les hauts desseins, elle n'étende largement son influence; pour y réussir, elle n'a qu'à rester fidèle à sa devise : « Tout à Dieu pour les âmes; tout aux âmes pour Dieu. »

Chanoine Fichaux.

Une visite à Béthanie

Le 27 juillet dernier, les chauffeurs de taxis qui stationnaient devant la gare de Haguenau virent arriver deux religieuses en robe de laine blanche et en manteau noir. Elles étaient sans doute surchargées de sacs et de paquets : les bonnes Sœurs en voyage sont toujours encombrées d'invraisemblables baluchons.

« C'est pour la Maison Centrale, Monsieur ? »

L'homme n'eut qu'à étendre le bras : l'énorme et sinistre bâtiment élevait, en face, ses murs de grès rouge et ses portes hostiles bardées de fer.

Les deux robes blanches s'enfoncèrent doucement entre les arbres de l'allée qui mène à la prison de femmes de Haguenau.

Personne ne saura jamais ce qui passa, en ce moment-là, d'émotion, de crainte, et d'espoir sur ce chemin de malheur.

Ces religieuses vivaient, en effet, depuis des années, dans l'attente de ce jour; du Nord au Midi de la France, une foule d'autres Sœurs, toutes pareilles, priaient pour le succès de leur visite; celle qui dirigeait l'expédition avait glissé, comme un message, dans le cercueil d'une sœur en religion, un billet auquel elle avait confié son

plus cher désir. Et elle serrait contre son cœur le précieux carton :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE LA JUSTICE
Administration Pénitentiaire

AUTORISATION PERMANENTE

N° **28**

Mère Marie Cécile, Prieure Générale de Béthanie, Montferrand-le-Château (Doubs)

est autorisée à pénétrer dans les Établissements pénitentiaires.

Paris, le 27 *Mai* 1932

Le Conseiller d'État
Directeur des Affaires criminelles, des Grâces
et de l'Administration pénitentiaire.

N'allez pas croire que nos deux religieuses n'ont d'autre dessein que de porter une parole de réconfort et de charité aux misérables créatures qui désespèrent derrière ces remparts et ces grilles.

Dans ce repaire du crime et du vice, elles comptent trouver des Sœurs, des Sœurs comme elles, qui porteraient le même habit, partageraient le même pain et le même idéal. Tout simplement.

La Très Révérende Mère Supérieure Générale de la Congrégation des Dominicaines de Béthanie et sa compagne arrivent d'un couvent bien paisible, bien perdu dans la campagne, à quatorze kilomètres de Besançon.

Elles ont laissé, chez elles, à Montferrand, une cen-

taine de religieuses, auprès de la tombe fleurie de leur fondateur, ce Père Lataste, dont il suffit de citer cette admirable parole aux détenues de la prison centrale de Cadillac : « Dieu ne nous demande pas ce que nous avons été, il n'est touché que de ce que nous sommes. »

A vrai dire, l'œuvre du Père Lataste est demeurée pour beaucoup assez mystérieuse : son but est tellement délicat, et puis, elle dérange tellement nos manières de voir et de sentir, que, les déformations étant toujours à craindre, l'obscurité et le silence furent volontairement recherchés.

*
* *

Il faut dire avant tout que Béthanie n'est en aucune manière un refuge ou une maison de préservation. Ce n'est pas davantage un couvent où, près de religieuses qui seraient assez bonnes pour accueillir l'enfant prodigue, l'on viendrait pleurer des fautes passées.

Non, il s'agit d'une œuvre de réhabilitation complète, c'est-à-dire que nous sommes au confluent de deux fleuves, et désormais l'on ne saurait distinguer, des eaux qui n'ont pas été souillées, celles dont la source fut empoisonnée.

Pour parler sans images : à Béthanie, les filles perdues retrouvent celles qui n'ont point péché, et, par une suite d'ascensions spirituelles, les rejoignent dans une vie religieuse identique.

Remontons, pour quelques instants, à la source du fleuve maudit : il le faut, pour comprendre ce qui se fait là-bas.

Le point de départ, c'est une Maison Centrale ou quelque maison de détention; ce peut être aussi un refuge ou une maison de correction.

Béthanie a été premièrement fondée pour celles que la justice humaine a déshonorées. Nulle ne peut tomber si bas qu'on s'interdise de la repêcher : ni le vol, ni le crime, ni l'espionnage et son accompagnement ordi-

naire, ni l'infanticide ou les orgies sans nom ne sont des obstacles.

Celle-ci fut internée six fois; on me parle de récidivistes, qui employaient le temps de leur détention à préparer de nouveaux exploits; mais la patience de Dieu est inusable.

Le régime pénitentiaire venge la Société, il améliore rarement les âmes. Quelquefois, il ravage l'innocence et cause des plaies inguérissables. Que d'histoires navrantes à raconter !

Et il y a toutes celles qui échappent à la justice humaine, mais pas à leur conscience, et qui voudraient détruire ce passé hideux.

Ces dernières, on les attend de leur bureau, de la maison où elles sont en service. Les autres, il faudrait les chercher dans leur enfer.

Or, telle était l'autorisation que les Sœurs de Béthanie venaient de recevoir, après une longue interruption, du Ministère de la Justice.

Deux gendarmes s'étaient présentés, un matin que la communauté était rassemblée au chapitre. Il y avait eu un moment d'émoi. « Nous avons quelquefois peur des gendarmes, nous autres, vous savez, mon Père », me confie la T. R. Mère Supérieure Générale, en baissant la voix. Et pour cause ! Dernièrement, un gendarme est venu reprendre une de ses enfants qui n'avait pas « fait son temps ».

Cette fois, la nouvelle était bonne au delà de toute espérance.

Et la Dominicaine de Béthanie se mit à revivre devant moi toutes les émotions de cette fameuse journée.

M. le Directeur de la Maison Centrale de Haguenau, des Prisons du Bas-Rhin et de la Moselle, fut d'une bienveillance extrême, et leur fit, trois heures durant, les honneurs de la Prison.

D'abord timidement, dit-elle, ici et là, à la cuisine surtout et au repassage, où je sais par nos chères Petites

Sœurs qu'on place toujours les meilleurs sujets, comme aussi à la comptabilité, je hasarde un mot à l'une ou à l'autre, demandant la permission du Directeur : « Mais oui, mais oui », fait-il, et il engage les détenues à venir me parler.

Mes jambes commencent à trembler, dit la bonne Mère. « Est-ce possible?... est-ce que nous ne rêvons pas?... Que Dieu est bon... *J'étais en prison, et vous m'avez visité...* »

Nous arrivons aux ateliers. Il y en a trois ou quatre de soixante à quatre-vingts femmes chacun. Fichus blancs, fichus bleus, cordons verts... nous connaissons bien tout cela par nos anciennes.

Les machines marchent, marchent avec une sorte de frénésie. Le Directeur les fait arrêter, et prononce d'une voix forte : « Je vous présente des religieuses qui ont obtenu du Ministère de la Justice l'autorisation de vous visiter. Si quelques-unes, parmi vous, veulent parler à ces dames en particulier, elles n'ont qu'à le faire savoir, je le leur permets. »

Un cri s'élève : « Merci, Monsieur le Directeur ! » Tous les yeux se tournent vers nous, et nous essayons d'amener le sourire sur des visages sombres et irrités. Nous les connaissons bien, ces visages !

Je prends la parole et je dis à peu près ceci :

« Notre Fondateur, le Père Lataste, a été envoyé prêcher une retraite dans une Maison semblable à celle-ci. Il a cru qu'il n'y aurait pas beaucoup de bien à faire et il a été tout surpris d'y rencontrer de très belles et bonnes âmes qui, non seulement avaient le désir, après leur libération, de revenir au bien, à la vertu, mais encore de parvenir à la vie religieuse. Il a créé l'Œuvre de Béthanie pour leur faciliter cela. Si donc quelqu'une parmi vous a ce désir, qu'elle vienne m'en parler. »

Les visages s'épanouissent. Le Christ est passé, c'est de la bonté, c'est du divin qui est entré dans la prison.

On retiendra quinze noms, de toutes celles qui s'étaient fait inscrire, pendant que les Sœurs savouraient,

à la cuisine, une assiettée de soupe. Jamais rien ne leur avait paru meilleur que la soupe des prisonnières de Haguenau.

Alors eurent lieu les entrevues du prétoire. *Le prétoire*, quel mot, n'est-ce pas? (« Ils conduisirent Jésus de chez Caïphe au prétoire : c'était le matin. ») (1)

Je songe en moi-même : « On ne devrait plus donner ce nom, il est pour toujours attaché au nom de l'Innocent ! »

Et ce sont des pleurs, des scènes à fendre l'âme. « Nous en avons embrassé plusieurs, ajoute la Dominicaine; l'une d'elles, jeune femme de vingt-cinq ans, condamnée à dix-sept ans de détention, a pris nos mains en sanglotant et les a baisées : « Oh ! des Sœurs, je les ai tant aimées autrefois, j'aurais voulu l'être aussi, mes parents m'ont empêchée, et maintenant !... » Quand nous lui offrons Béthanie : « Est-ce possible? Je suis seule au monde. Je hais le monde... Je ne veux plus le revoir... »

Il y en a d'autres — et jusqu'aux cellulaires, celles dont tous désespèrent — pour qui filtre aujourd'hui un rayon d'espoir.

« Nous avons entendu des choses à nous boucher les oreilles, conclut la T. R. Mère Générale; n'empêche qu'avant de quitter la prison de Haguenau, un *Te Deum* a jailli de mon cœur, *comme si je l'avais composé moi-même.* »

Voilà l'un des vestibules des couvents de Béthanie. On y attend une condamnée à mort, dont la peine, commuée en travaux forcés à perpétuité, a été réduite. En attendant sa libération, elle a le courage de dire, chaque matin, cette prière : « Mon Dieu, je préfère être ici avec vous, que hors d'ici sans vous. » Nous n'imaginons pas l'héroïsme que demande cette prière : « Il faut y être pour savoir », disent les anciennes.

On me parle d'elle. Riche nature; difficile, naturelle-

(1) S. Jean, XXVIII, 28.

ment. Ce sera un numéro, dit la Prieure Générale, avec un sourire déjà maternel.

*
* *

L'une de ces pauvres enfants est donc admise à Béthanie. On la reçoit dans le groupe des *Aspirantes*. Les Aspirantes correspondent aux Postulantes du Noviciat et portent d'ailleurs le même costume : robe noire et voile noir, « nos petits corbeaux », disent affectueusement les Sœurs. Leur régime est, à peu près, celui des novices ordinaires.

Un an après, s'ouvre la communauté des *Petites Sœurs* : robe noire et voile blanc. Attention ! les Sœurs auxiliaires affectées temporairement à l'hôtellerie et au service du dehors, qu'il ne faut point confondre avec les Sœurs Converses : robe blanche et scapulaire noir, ont aussi la robe noire et le voile blanc (1).

Le séjour chez les Petites Sœurs Simples est d'une durée de trois ans. Il peut se prolonger indéfiniment, selon les cas, dans la section des Petites Sœurs Tertiaires, qui débouchent sur le Noviciat, où, d'ailleurs, on peut entrer directement. L'assimilation aux jeunes filles qui arrivent du monde est faite : ni sous le noir des postulantes, ni sous le blanc des novices simples, ni sous le blanc et noir des religieuses professes, on ne pourra distinguer celles qui furent ou non Petites Sœurs, autrement dit, réhabilitantes et réhabilitées.

(1) La communauté des Sœurs Converses, qui reçoivent exactement la même formation religieuse et ont la même Supérieure que les autres, peut comprendre des réhabilitées jusqu'à concurrence de la moitié moins une. Tandis que les Aspirantes récitent l'Office de Saint Dominique et les Religieuses de Chœur le grand Office canonial, les Sœurs Converses disent l'Office de la Sainte Vierge. Chez les Sœurs de Chœur, le nombre des réhabilitées ne peut dépasser le tiers de la communauté. Chez les Sœurs de Chœur comme chez les Sœurs Converses, la proportion est atteinte.

Récapitulons : robe noire et voile noir; robe et scapulaire noirs et voile blanc; robe blanche, scapulaire noir et voile blanc; robe, scapulaire et voile blancs; robe, scapulaire blanc et voile noir...

— Mais je n'y vois plus goutte, ma Sœur !

La religieuse sourit : « C'est précisément ce que nous voulons. »

L'on raconte volontiers, à Béthanie, l'aventure de cet évêque en visite au couvent et qui demandait si les aspirantes — il entendait les jeunes filles à réhabiliter — étaient nombreuses.

— Approchez-vous, mes enfants, dit leur Supérieure.

Toute la rangée des « petits corbeaux » se lève.

— Et les postulantes ? dit Monseigneur.

— Approchez-vous, répète la Supérieure.

Les mêmes se représentent.

— Où étaient-elles ? Comment étaient-elles ? disait un autre prélat, après sa tournée.

Éminence, elles étaient là, devant vous.

— Mais, toutes étaient pareilles.

Je crois bien ! Dieu lui-même s'est arrangé pour ne plus s'y reconnaître. N'essayons point vraiment de débrouiller ce qui est confondu pour l'éternité : nous avons mieux à faire devant ce miracle de la charité.

Car c'est de miracle qu'il faut parler : l'œuvre de Béthanie dépasse — oh ! combien — les œuvres humaines. « Vous ferez à ces femmes le bien que je ne puis leur faire », disait, l'autre jour, le Directeur de la prison de Fresnes à la Prieure d'un autre monastère de Dominicaines réhabilitées.

Oui, les hommes savent comment il faut s'y prendre pour tendre des pièges, et ils savent aussi punir scientifiquement, mais ils ignorent l'art de relever. Le monde fait tomber les faibles, et puis il crache dessus. La Société se défend avec âpreté, elle a des instruments solides et précis : le glaive et la balance. Mais on ne peut s'empê-

cher de songer au mot de Séverine désignant, lors d'un retentissant procès, les emblèmes de la Justice au plafond de la salle de Cour d'assises : « Comme ce glaive est lourd, comme il est grand, et la balance, petite ! »

Beaucoup s'émeuvent devant ceux qui souffrent, peu savent compatir avec les coupables.

Nul, plus que le chrétien, n'a horreur du péché; quand il est commis, nul n'est plus indulgent.

A Béthanie, les pauvres filles traquées par la justice humaine ne trouvent pas seulement un abri et des cœurs pitoyables. Ce n'est pas un cadeau qu'on leur offre (le criminel gracié à l'occasion du 14 Juillet est-il moins déshonoré ?), on leur procure le moyen de reconquérir ce qui a été perdu.

Au reste, elles l'entendent bien ainsi; elles ont faim de réparer.

Humainement impossible, cette œuvre de guérison, de désinfection, s'accomplit par la pureté d'âmes angéliques.

On ne saura jamais quelles batailles se livrent là-bas. A la jeune novice que le mal n'a jamais effleurée est confié le soin de prier pour celle qui sort à peine de la gueule du loup. « Nous confions ce qu'il y a de plus infect à ce qu'il y a de plus pur », m'a dit la Mère Maîtresse du Noviciat, témoin des combats les plus pathétiques. Elle m'avoue qu'elle ne sait plus de quel côté se tiennent les plus grandes merveilles.

Ces pauvres enfants arrivent, munies de leur bonne volonté, qui est immense, et des conséquences de leurs désordres, qui sont accablantes. On ne demande pas, à l'entrée, une âme pacifiée : il y aura des incartades, des révoltes peut-être. Certaines ont lutté 10, 15, 20 ans. Elles succombent et viennent l'avouer avec une sincérité désarmante.

« Au début, me dit la T. R. Mère Générale, il y a des tempêtes de remords, d'inquiétudes, et puis, tout s'apaise. J'en ai assisté trente ou cinquante sur leur lit de

mort, jamais je n'ai perçu une ombre de crainte (1).

Et elle me conte cette anecdote charmante : L'autre jour, j'en vis entrer une dans ma cellule, son tablier rempli de reines-Claude. « Je les ai cueillies, dit-elle, tout en larmes. Je les ai cueillies et je cherchais un coin pour les manger. A ce moment-là, j'ai pensé à la Sainte Communion. Je me suis dit : Tu préfères des prunes à Notre-Seigneur. Je suis venue... les voici... je ne sais qu'en faire. »

Elles demandent pardon cent fois pour une. « Vous savez, déclare cette novice occupée à la cuisine, auprès d'une aspirante, il faut que je fasse attention pour ne pas me laisser dépasser. » Leur Maîtresse m'avait dit, en parlant de leur humilité : « Je baiserais la trace de leurs pas; ces chères petites, elles nous dépassent. »

*
* *

A l'ouvroir, voici les débutantes.

Ne vous étonnez pas de leur gracieux accueil : elles font partie de la « Confrérie de l'Amabilité et de la Bienveillance ».

J'ai sous les yeux le règlement de la Confrérie, où je lis, par exemple : « L'amabilité, c'est l'aisance du maintien, c'est la paix du visage, c'est la bienveillance du

(1) Le R.P. de Boissieu, dont le récent ouvrage s'impose lorsqu'on veut parler de Béthanie, écrivait : « Il faut signaler une différence qui marque très généralement la mort des réhabilitées et celle des réhabilitantes : les premières s'endorment doucement dans une sorte d'assurance de leur salut faite de l'entière confiance que la miséricorde divine leur a pardonné leurs fautes. Les religieuses, non pas toujours, mais le plus souvent, ont leurs derniers jours troublés par des craintes et des angoisses très pénibles, par l'impression que Dieu les rejette et que leur salut est en péril. Cette cruelle épreuve, qui n'épargne pas les Petites Sœurs devenues religieuses, s'apaise à la fin, et la mourante retrouve la sérénité des enfants de Dieu qui vont à leur Père. Mais, jusqu'à l'heure suprême, la substitution aura eu son effet. » *Béthanie, les Madeleines Réhabilitées,* Paris, Grasset, 1931, p. 223-224.

regard, c'est ce qui rend prévoyante, attentive, c'est ce quelque chose de bon, de doux, de simple, qui attache le cœur. » (Songez aux visages des prisons de femmes.) « Être aimable, dit encore le règlement, c'est posséder un attrait qui tire à soi le cœur des autres, c'est s'attacher à rendre heureuses les personnes qui nous entourent... »

Parmi les engagements, écoutez ceci :

« On s'engage à sourire habituellement, même quand on est seule, pour que le bon sourire de la bienveillance s'acclimate sur les lèvres. »

Oh ! comme nous sommes loin des prisons de femmes !

Tout ce qui pourrait rappeler ce mauvais rêve est soigneusement évité. Il n'y a de grilles nulle part à Béthanie.

— Est-ce qu'on chante en travaillant ? demandai-je avec étourderie. En de précédentes enquêtes j'avais, en effet, entendu chanter les brodeuses et les couturières.

— Oh ! non, me fut-il répondu. Elles n'ont plus besoin de cela, n'est-ce pas ?

— Non ! non ! font-elles, en riant de ma naïveté.

On me présente les dernières venues : « Si elles sont bien sages, elles recevront, dans deux mois, l'habit des Petites Sœurs. » Le « bon sourire » de la Confrérie de l'Amabilité les illumine.

Sous le couvercle des boîtes de couture je vois l'image du berger qui ramène la brebis blessée, du père qui ouvre les bras à son enfant prodigue, de sainte Madeleine aux pieds de Jésus, de Notre-Seigneur en Croix. Le rappel des bontés et des souffrances du Christ est plus efficace qu'une leçon de morale !

Pour les Aspirantes a été institué ce qu'on appelle, à Béthanie, la Bénédiction de l'Heure. C'est-à-dire que d'heure en heure on annonce une phase de la Passion et de la Résurrection de Jésus.

— Elles se feraient tuer pour nous, me dit la religieuse en m'introduisant au dortoir. Leur dévouement est inimaginable. Il faut les voir pleurer, à la cérémonie de prise de voile des Sœurs. « Elles ont fait tout cela pour nous

les pécheresses. » Et elle ajoute plus bas : « Au fond, nous recevons beaucoup plus d'elles que nous ne leur donnons. »

Pauvre dortoir : la couchette, une chaise de bois, une cruche de terre cuite. Que voulez-vous ? on déménage souvent, à Béthanie. On ne sait jamais où l'on dormira le soir.

Point d'autre mobilier dans les petites cellules des religieuses. On y trouve, en plus, suspendue au mur, la couronne d'épines, en acacia de Judée, qu'on reçoit le jour de sa profession.

Un petit réduit : c'est la lingerie de 100 personnes ! Dans plusieurs casiers, quelques tabliers à fleurs, derniers vestiges du monde, qu'une aspirante achèvera d'user.

Ces grosses tables de bois vermoulu datent sûrement de la fondation, en 1867.

Bienheureuse pauvreté ! elle met, ici, je ne sais quel air de gaieté, une légèreté, j'allais dire un « chic » qui fait du bien à l'âme.

Rien d'avance. Le coffre-fort, s'il existe, est parfaitement vide. *Deo gratias !* C'est l'application intégrale du « devoir d'imprévoyance » qui est d'ailleurs la garantie assurée pour l'avenir : « Nous vivons au jour le jour ; quand on ne peut pas payer la note, on la confie à saint Joseph, et tout s'arrange (1). »

Si la pauvreté fait sentir un peu plus fortement sa morsure, les religieuses se priveront pour les Petites Sœurs — qui sont d'ailleurs servies les premières à table — ces

(1) Je n'ose ouvrir ici une souscription pour la buanderie de Montferrand. Qu'on me permette cependant de mettre les lecteurs de *La Vie Spirituelle* au fait d'un détail qui n'est pas sans importance : une buanderie pour cent personnes qui ne comporte pas la moindre machine. Comme je m'inquiétais de cette indigence on m'a répondu : « L'année dernière nous avions fait des plans, mais il a bien fallu en rester là. »

chères Petites Sœurs dont, souvent, on a payé le voyage de la prison à Béthanie.

A l'arrière-cuisine, une vieille Sœur converse épluche des pommes de terre. Elle a passé un demi-siècle à Béthanie, elle a fait la cuisine pendant 47 ans. « Oui, et maintenant, dit la bonne vieille Sœur, voyez, je ne puis plus, je ne suis plus bonne à rien... » Elle détourne la tête et pleure.

Je comprends son chagrin : la cuisine est si joyeusement animée et l'on y prépare, avec tant d'application, tant d'amour, les courgettes farcies !

Je lis sur une porte l'inscription suivante : *Celle qui oublie de fermer ce placard dira une dizaine de son rosaire pour celle qui le fermera après elle.*

« J'en ai déjà gagné pas mal », me fait une Sœur converse, d'un air entendu. Et, comme je découvre ces mots, calligraphiés sur le guichet : *Vite ! Jésus t'appelle*, une Aspirante m'explique : « C'est pour qu'on ne s'impatiente pas. »

Les Dominicaines de Béthanie m'en voudraient si j'oubliais l'Enfant-Jésus de Prague. Lorsque l'affluent du Doubs qui met sa frange brillante au bout de la prairie menace de déborder, les Sœurs déposent par terre, en sentinelle, la statuette haute comme un doigt de l'Enfant-Jésus de Prague. « Petit Enfant-Jésus, ne te laisse pas mouiller les pieds. » Et l'inondation s'arrête toujours aux pieds de l'Enfant-Jésus. Un soir que, par inadvertance, on l'a déposée sur un banc, durant la nuit, la rivière est montée jusqu'au banc. Mais l'année où on l'a oubliée, c'est bien simple, l'eau passait par-dessus le guichet de la cuisine.

Tant de foi, après tant d'abandons ! Tant d'enfantine candeur après tant de noirceurs! Ah! Béthanie a fait son œuvre.

L'œuvre de Béthanie s'explique par ce qu'il y a dans l'ostensoir exposé toute la journée et devant lequel sont en adoration une religieuse et une Petite Sœur.

Je ne puis rien dire de plus, sinon que la prière qui monte à Béthanie n'est pas une prière ordinaire, et que la joie qui enveloppe cette maison n'est pas non plus une joie comme les autres, joie de fond, joie qui suppose des gouffres de nuit et des abîmes de lumière.

La Petite Sœur qui avait peur de mourir de joie le jour de sa prise d'habit disait : « Nous qui avons tant de joie, nous ne faisons que la recevoir, quelle doit être la joie de celles qui la donnent ? »

On ne se fait pas une idée de l'attachement qu'exerce l'ambiance de Béthanie. On y séjourne huit jours, quinze jours, et c'est une hantise pour toute la vie; on ne peut plus vivre ailleurs (quatre sont là-bas qui sont revenues à l'âge de soixante ans !).

Beaucoup d'autres, au plus fort de leurs tentations, sont comme rivées sur place : « Tout m'appelle ailleurs, je suis libre, et je ne puis pas. »

Cette emprise est également au cœur des réhabilitantes. « Quand une jeune fille, m'a dit la T. R. Mère Supérieure Générale, hésite entre Béthanie et une autre Congrégation, nul doute possible : elle n'est pas faite pour nous; quand on a l'amour de Béthanie, c'est un *amour fou.* »

Les bonnes familles elles-mêmes, où l'on s'est offusqué, naturellement, d'un pareil choix — pensez donc ! des filles perdues... quelle horreur ! — les familles, dès la première visite, sont invinciblement conquises.

Cette joie, cette jeunesse conservée ou reconquise, elle s'élevait de la procession noire et blanche qui se déroulait, vision de Fra Angelico, vision de paradis, à travers la prairie, dans un lumineux soir d'été, elle éclatait sur les visages lorsqu'on m'a chanté la « Marche des Petites Sœurs ».

Toute la famille dominicaine était là, près du cimetière

où, sur les croix de bois, toutes bien pareilles avec leur écorce, se lisent souvent deux noms superposés, celui d'une religieuse et celui d'une Petite Sœur :

PETITE SŒUR CLAIRE
20 MARS 1879
SŒUR MARTHE MARIE
29 OCTOBRE 1924

— Celle-ci a offert sa vie pour les prisons, me dit-on.
— Mais, ma Sœur, que faites-vous d'autre ?
Sur chaque tombe une grosse touffe d'asters. A la Toussaint c'est une pluie d'étoiles blanches, un poudroiement de neige...

Alors, au milieu de la communauté dominicaine, près du petit cimetière heureux, l'idée m'est venue de demander, pour les transmettre au monde qui ne sait pas ce qui se passe à Béthanie, les témoignages des Petites Sœurs. Voici quelques-unes de leurs confidences :

« ... Dieu m'a poursuivie de sa Miséricorde jusque sur les planches de Rio de Janeiro et dans les music-halls de Paris où je chantais et me livrais à mille excentricités. Oui, j'ai cherché le bonheur au milieu de tout ça. Insensée que j'étais, est-ce que la soif d'infini s'étanche dans ces griseries ?

Alors, le Bon Dieu a frappé de grands coups : séparations, deuil, maladie, l'hôpital.

J'ai compris. J'ai compris que tout est néant, illusion. Et je me demandais où est le sens de la vie. A quoi bon vivre ? Pour qui ?

Une religieuse que je rencontrai me fit entrer dans un refuge où je ne restai pas. Je devins infirmière dans les ambulances de Paris, mais le désir de la vie religieuse me travaillait sans cesse. Une de mes malades m'a donné l'adresse de Béthanie.

J'y suis entrée. Le diable était jaloux. Au bout de six

mois j'abandonnais le cher habit des Petites Sœurs. Mais Béthanie, qui ramasse toutes les misères et les transforme, m'a de nouveau accueillie.

Maintenant, je comprends que la Miséricorde du Bon Dieu est inlassable et je voudrais que l'Univers entier sache que toute âme de bonne volonté, qui cherche la vérité, ne sera pas repoussée de ce nid chaud où l'on ne trouve que des cœurs remplis de charité. Les pires défauts, colère, esprit d'indépendance, vanité — inconstance même — Béthanie guérit tout cela, je le sais... »

Et ce cri jailli du cœur :

« il y a un bonheur qui regne dans cette maison que je ne peux pas définire car je ne suis qu'une pauvre qui ne peux rien dire ni fair de tout cela mais qui vous dit seulement que Béthanie sest une maison de bonheur car Jésus y régne... »

« Il y avait 31 ans que je cherchais le bonheur, dit cette autre. Lorsque je suis arrivée il me restait 6 francs. On m'a donné l'habit, et l'on me traite depuis comme les plus riches. Mon bonheur à Béthanie c'est de pouvoir aimer le Bon Dieu de tout mon cœur, ma peine c'est de voir que Béthanie n'est pas assez connue. »

Écoutez les aveux et l'appel de celle-ci :

« Je m'adresse aux pauvres cœurs meurtris, blessés, malades, aux âmes qui souffrent et sentent peser sur elles la honte ou le déshonneur d'une vie coupable, à celles qui se sentent seules, repoussées du monde, et que le découragement et le désespoir accablent, et je leur dis : mes sœurs, tout n'est pas perdu, une maison vous est ouverte où vous trouverez d'autant plus de tendresse que vos blessures sont profondes.

Je n'invente rien. J'ai quarante-neuf ans, je suis depuis deux ans à Béthanie. A l'âge de cinq ans, et même avant, je connaissais le mal — on ne sait pas assez à

quels dangers sont exposés les jeunes enfants. A dix-huit ans, je vivais dans une maison dont je n'ose plus dire le nom. Deux ans plus tard je m'engageai comme actrice dans un théâtre forain, allant de pays en pays dans une roulotte. C'était une vie dégradante de débauche et de scandale. Mon gagne-pain était le vice...

Lorsque je tombai malade, une religieuse me proposa de refaire ici ma santé ébranlée. J'hésitais beaucoup, car il me fallait quitter celui qui me fournissait l'argent... Et maintenant, malgré les luttes terribles, du début surtout, je ne puis plus partir. J'ai supplié les Sœurs de me retenir si jamais je voulais le faire : car ce n'est pas le cœur qui parlerait, c'est la passion. Oh ! si je le pouvais, je baiserais la trace de leurs pas, elles qui sans dégoût n'ont pas eu honte de s'abaisser jusqu'à moi. Moi, impure et pécheresse, avec la grande miséricorde de Dieu et la bonté de Béthanie j'aspire à devenir religieuse dominicaine... »

« Oui, dit celle-ci qui a échappé aux *rêts de l'oiseleur* (ce sont ses propres paroles), oui, il faut proclamer jusqu'aux extrémités de la terre, la paix, la joie d'une âme qui, après beaucoup de fautes et de faiblesses, a retrouvé son Dieu, ou mieux qui, sans l'avoir voulu, sans l'avoir cherché, n'a pu se dérober à la grâce... Heureuse impuissance ! »

« Pour ma part, bien souvent, lorsque ma nature crie et regimbe je suis soulevée, malgré moi, par l'exemple des Sœurs qui pratiquent l'abnégation, le don d'elles-mêmes, dans le silence et la joie. » (Toujours ce mot de joie qui revient !) Et elle ajoute ces paroles qui sont admirables : « Il me reste à vivre ma nouvelle vie religieuse. Je l'espère de la grâce même de Dieu, *en raison même de ma faiblesse*. Je sais que je ne puis rien, mais Notre-Seigneur m'appelle à Lui. Cette *assurance s'accroît d'autant plus que ma nature se récrie...* »

Voici le cas de la vocation perdue, puis retrouvée :

« Je n'ai pas su entendre le premier appel de Notre-Seigneur et me suis laissée séduire par le monde. Lorsque je me rendis compte que la vie la plus haute, la plus belle, était la vie religieuse, je ne pouvais plus être admise parmi les vierges sages.

A Béthanie, l'espérance très douce m'est donnée d'être bientôt confondue avec les filles de Saint Dominique.

O mon Dieu ! il n'y a pour moi de justice que dans votre miséricorde infinie. »

« Mon bonheur à Béthanie, déclare cette dernière, c'est impossible à dire, j'y ai trouvé des Sœurs aimées qui ont pris ma boue, ma turpitude et mes souillures, ont expié pour moi, m'ont purifiée. Elles ont pris pour elles l'expiation et ne m'ont laissé que la douceur et l'amour reconnaissant et comblé. Mon bonheur à Béthanie, mais il est grand comme Dieu lui-même. Le respect le plus touchant m'enveloppe, moi que la lie du peuple n'aurait plus approchée.

Un fait, entre bien d'autres, de la délicatesse de nos Mères : Ayant désiré prendre, à l'Archiconfrérie du Sacré Cœur de Jésus, une heure de garde supplémentaire, à faire dans la journée, pour une âme, cause et effet de mes désordres, la Mère Prieure accepta, en ajoutant : « Seulement, Petite Sœur X..., l'heure de garde, c'est moi qui m'en chargerai, le passé doit s'oublier en tout. Priez pour cette âme avec les autres en général. Moi, je vous promets de le faire spécialement en particulier, en votre nom... »

Et elle ajoute, cette bonne Petite Sœur : « Béthanie est tout simple, Béthanie n'est qu'un geste : l'extrême pureté se penchant vers l'extrême misère, et la portant, purifiée, jusqu'à Dieu. »

On n'ajoute rien à ces choses-là. On devrait les entendre à genoux.

Fr. M.-H. Lelong, O. P.

Pour la lecture spirituelle

Éducation et Formation chrétienne

Pas de vie pleine et vraie qui ne rayonne. Pas de vie rayonnante qui ne soit chaste. Pas de chasteté qui ne soit un combat. Et ce combat se soutient, principalement, par la connaissance et par la pratique des vérités et des devoirs religieux. Telle paraît pouvoir être la leçon générale des livres que voici ;

La vie. La vivre. La rayonner (1)

Le « tableau synthétique de l'univers » encarté dans l'ouvrage est tout à fait philosophique et dogmatique : s'il vous paraît ardu, continuez la lecture ! Vous suivrez la « synthèse ascétique et mystique », qui enseigne à « vivre la vie », et vous reposerez votre âme dans la « synthèse apostolique », qui apprend à « rayonner la vie » par la vérité, la bonté, la joie, la souffrance, par l'être même que l'on est.

Livre lumineux et pensé, informé aux sources les plus goûtées et les plus sûres, d'une âme qui d'abord a pratiqué ce qu'elle expose, d'un cœur passionné pour le bien et le beau, d'un prêtre qui sait et qui aime l'*hostia cum hostia.*

L'autosuggestion et la discipline de la volonté (2)

« Savoir, ni pouvoir ne font vouloir », dit l'auteur; mais l'attrait, en fait; et le devoir reconnu, en droit. Au fond,

(1) Abbé Maurice De Backer. — Beauchesne, Paris; et Cité Chrétienne, Bruxelles. 15 fr.

(2) R. P. Ledent, O.P. — Labergerie, Paris; et Pensée Catholique, Liége. 1 fr.

« l'intelligence est la racine prochaine de la volonté ». C'est donc d'abord sur l'intelligence qu'il convient d'agir, pour atteindre et former la volonté. Une grande force sera la suggestion, « réalisation consciente d'une idée » : travail de l'attention (Ribot aurait aimé cet exposé), — que le sommeil même favorise ou peut favoriser, — que l'affirmation répétée implante, — que la sieste prolonge et rend délectable, — que la distraction voulue détend et bientôt renforce, — et qui finalement se traduit en actes et en habitudes, en un état de progrès constant.

Fine et sûre psychologie, qui s'apparente au travail classique du P. Eymieu : « Le Gouvernement de soi-même ».

La formation de la sensibilité (1)

Ne pourrait-on pas avancer — *servatis servandis* — que l'essentiel est cependant de former la sensibilité ? A quoi intelligence et volonté ne manqueront certes pas de collaborer ! Du moins faut-il ne négliger pas cette « maîtresse pièce » qu'est la « culture » du « cœur de l'enfant », — l'éveil, la direction, la discipline de son affectivité. Distinguons, pour parler clair; deux fonctions doivent être étudiées : l'émotivité et la sentimentalité, « les nerfs et le cœur de l'enfant », dont les premiers sanglots, les premières impatiences, les désirs confus annoncent et manifestent les futures tendances et déjà un peu les ressources et les déficiences.

Plaisirs et douleurs, émotions et humeur, réactions et aspirations, sentiments et don du cœur, direction vers « l'incomparable Ami », ce petit livre est un guide sûr et sympathique qui permet de tout explorer de l'âme vagissante du petit, et de « l'élever ».

Tu resteras chaste (2)

Ce livre s'adresse non pas aux philosophes, mais aux « jeunes de dix-huit ans ». Pas de raisons métaphysiques, mais des « motifs empruntés à l'ordre de la vie courante, qui montrent la pureté liée « aux biens immédiats, qui émeuvent comme naturellement le cœur de l'homme » : « le

(1) O. Lemarié. — Éditions « Mariage et Famille », Paris. 6 fr. 50.
(2) Abbé G. Jacquemet. — Bloud et Gay, Paris. 12 fr.

bonheur, la santé, la joie de vivre, la vocation, l'amour, tout l'avenir, les récompenses terrestres et célestes ». Le jeune homme doit comprendre la vérité du *Beati mundo corde*, et l'attrait de la béatitude vraie, une fois connue et consentie, emporte loin de la tentation, du mal, de la honte, vers les cimes, au prix du sacrifice enfin aimé et source de joie.

L'ouvrage manque de pudibonderie. Les directeurs y puiseront des détails vécus, dont ils doseront le récit aux âmes jeunes, sans oublier que parfois la dose massive et même totale peut s'imposer. Mais eux, les directeurs, tireront bon profit de ce livre.

La chaste adolescence (1)

Si le fond et plusieurs arguments sont ceux du livre précédent, le ton diffère. La même vigueur et la même virile tendresse, mais du feu, un mouvement qui précipite et qui entraîne, quelque chose du torrent magyar et de la poésie du Danube. Dix éditions hongroises d'affilée. Une traduction flamande, de l'abbé Cardyn, le sagace et intrépide créateur de la J.O.C. Une adaptation française (belge) en phrases courtes, parfois haletantes, toujours prenantes, le langage du bon sens et le rappel de la parole divine, avec des exemples vécus qui témoignent d'une information étendue et digérée. Livre de prêtre, de docteur et d'apôtre.

Un lecteur hongrois a écrit à l'auteur, professeur à l'Université de Budapest : « Dieu vous bénisse autant de fois qu'il y a de lettres dans votre livre ! » Ce vœu est mérité.

Le combat de la pureté (2)

Voici le vingt-troisième mille d'un livre à l'allure militaire, conquérante, cordiale, affectueux et captivant. Sans fausse pruderie, sans étalage inutile, il répond pleinement à la lettre et à l'esprit des récents documents du Saint-Siège. Les mots à l'emporte-pièce, les formules évocatrices, les pages où frémit un monde d'idées, la sûreté de la doctrine, le tact du directeur qui a écrit après avoir éclairé, préservé,

(1) Mgr Tóth-Tihamér. Adapté du hongrois par G. Ruh. — Éditions pédagogiques, Louvain. S. p. (175 pages).

(2) F. Hoornaert, S.J., Desclée, de Brouwer et Cie, Paris. 15 fr.

ramené bien des âmes douloureuses... Ah ! quel beau et substantiel volume, et combien il mérite d'avoir connu déjà huit traductions ! Il est la Somme des questions *De puritate*, et il est difficile de faire mieux.

Tous et chacun ont à combattre : c'est la loi de ce monde. Le tempérament, l'hérédité, le sexe, l'âge, l'état général et les crises, les circonstances extérieures, — le terrain du combat est partout, varié, changeant, difficile, mais qui s'impose à nous. Donc, prudence et intransigeance ! Clarté d'abord : où commence, où finit la culpabilité ? est-elle toujours grave ? quelles sont les embûches à déjouer ? quelles sont les tristes objections du vicieux — ou du tenté qui se défend mal — contre la vertu ? et quelles réponses directes lui opposer ? Surtout quels sont les moyens pratiques de se garder ? L'ouvrage indique les moyens surnaturels et psychologiques, les secours extérieurs aussi : il est parfait, il est l'indispensable en la matière.

Catéchisme du mariage chrétien, d'après l'encyclique Casti connubii (1)

C'est d'une « main ferme » que Pie XI a signé la mémorable Encyclique, si nette, si riche, accueillie par les uns avec une « admiration enthousiaste », par les autres avec des mots de « critique désabusée ». C'est d'une main ferme et sûre aussi que l'auteur éminent de ce « Catéchisme » résout les doutes, explique les solutions, justifie les ordres et les condamnations.

La présentation de la doctrine « par demandes et par réponses » pouvait être un écueil : le R. P. l'a évité, et il a profité de cette forme difficile pour « mettre chaque point en un relief distinct ». On goûtera spécialement la seconde partie : « La guerre faite au mariage, la campagne contre l'enfant, la foi conjugale, le sacrement. » L'onanisme, le fœticide, l'avortement, l'eugénisme, le divorce, le salaire familial,... y sont traités avec une mesure et une fermeté merveilleuses. Du reste, c'est du Vermeersch : c'est tout dire.

Ce petit livre est nécessaire aux directeurs, aux médecins, aux personnes cultivées.

(1) A. Vermeersch, S.J. — Chez Beyaert, Bruges; et Dillen, Paris. 5 fr.

Futures épouses (1)

Trente éditions en moins de dix ans : c'est une référence ! On ne niera pas la compétence de l'auteur, spécialiste très apprécié de l'apostolat familial. Après une étude sur les caractéristiques du vouloir féminin, il demande à la mère de former la jeune fille à la chasteté, honneur des futures maternités : la dévotion, haute et large, à la Vierge et à l'Eucharistie, avec une instruction profane et religieuse poussée, y contribueront excellemment. Il faut que la future épouse soit initiée à la vie mondaine, ménagère, spirituelle, sociale, matrimoniale, pour que l'époux trouve et veuille donc chercher en elle le réconfort et la joie. Et la chrétienne voudra un chrétien, pour l'union vraie et durable, comme pour la digne éducation des enfants.

Livre excellent pour les mères et pour les jeunes filles formées.

Le décalogue de l'autorité paternelle (2)

Les préceptes et les exemples, d'un choix judicieux, abondent dans ce petit livre clair et net, vécu, destiné aux pères et aux mères de famille. Il prône la science nécessaire de la pédagogie, et il l'enseigne le plus cordialement du monde, en dépit d'une apparente sécheresse, qui n'est que du souci de parler franc et de ne laisser aucune échappatoire à la paresse et à l'ignorance. Saint Thomas et saint Ignace reconnaîtraient ici leur disciple, et loueraient son expérience des âmes, si riches de possibilités, si faibles auprès des berceaux, si disposées souvent à « lâcher », pour s'éviter des scènes, que leur tendresse mal dirigée n'aboutit qu'à multiplier.

Pratiquer ce livre, c'est assurer la paix et le « rendement » du foyer.

La mère (3)

Voici un tout autre genre. Ah ! pas didactique pour un sou, tout à fait « à la page », direct, dru, robuste, frappant et chantant, peu tendre aux... platitudes de la « petite fille

(1) Ch. Grimaud. — Chez Téqui, Paris. 10 fr.
(2) Ch. de Maillardoz, S.J. — Bonne Presse, Paris, S. p. (200 pages).
(3) Henriette Charasson. — Nouvelle Société d'édition, Paris. 10 fr.

de soixante ans » qui n'a ni su ni voulu être mère. Mais que c'est tendre, et brave, et bon ! Quelle allure de femme forte et de mère fière de ses fils et fière d'elle-même, parce qu'elle a répondu avec un enthousiasme saint à l'appel doux et rude du devoir !... Heureux « M. Poupe », à qui Dieu décerna le bienfait de cette vigilante et ferme et généreuse maman ! Heureuses les mamans qui prendront Mme Charasson pour modèle et pour guide !

Après beaucoup de pages frémissantes, le lecteur savourera le salut « A maman », Zozé et M. Poupe au Tabernacle, et ces quatrains à la Claudel, que la douce Vierge « symbole de l'éternelle Maman » a dû accueillir, là-haut, avec un sourire de gratitude... Des pages d'anthologie...

Le plant d'oliviers (1)

Les « Études » nous avaient donné la primeur de ces pages, « tranches de vie et de vérité », exemples combien instructifs, que le roman ne surpasse pas en intérêt, en couleur, en puissance d'émotion. Ce n'est que le récit d'une vie ordinaire, d'une tentation ordinaire, d'une victoire ordinaire, mais quel enjeu et quelle profondeur ! — le tableau d'une famille laborieuse, où quatre enfants solides attendent des petits frères... Et c'est délicieusement prenant. La couleur ne manque pas, mais d'un éclat voilé à dessein; la douceur de la salle familiale, intime, sous la lampe discrète, comme les âmes.

Les grandes heures de la famille

Les radio-sermons, diffusés de Strasbourg, de Paris, de Vincennes (Radio-Colonial), étudient avec une lumineuse brièveté (douze minutes, et... on coupe !) la vocation familiale, l'éveil de l'amour, les fiançailles, le mariage, les noces d'argent, les noces d'or, — et transmettent aux missionnaires, presque tous fils de familles nombreuses, le message du Congrès catholique du Cinéma et de la Radio. C'est dire

(1) Yvonne Thiberge. — Éditions « Mariage et Famille », Paris. 6 fr.

qu'ils sont destinés au grand public et qu'ils répandent la lumière qu'il faut, comme il faut, où il faut.

Des notes précieuses sont ajoutées aux sermons. La plus originale (et apologétique) donne la moyenne du nombre des enfants dans les familles d'où sortent les religieux et les religieuses de plus de soixante communautés, cloîtrées ou non : cette moyenne est de 6,6 enfants. Or la moyenne générale française n'est que de 3,73 ! Belle matière à songer...

René Cardaliaguet.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).